

MARS 2024 - N°2

PORTRAITS

ELLES font la **GUADELOUPE**



EW'AG

ORNE

NOUVEAU GLA



Mercedes-Benz



Vos contacts dédiés pour tout renseignement ou essai :
Johan Lefebvre : johan.lefebvre@gbh.fr , 0690 28 59 85
Thierry Lincertin : thierry.lincertin@gbh.fr , 0690 16 36 50

Hendrick Meynard : hendrick.meynard@gbh.fr, 0690 68 50 22
Steeve Pimpit : steeve.pimpit@gbh.fr, 0690 52 46 20
Jordan Breton, Chef de Groupe : jordan.breton@gbh.fr, 0690 63 71 68



Nouveau GLA | Consommations : 5,3-7,3 l/100 km (cycle combiné WLTP) ; Émissions de CO2 : 140-165 g/km (cycle combiné WLTP). Les données relatives à la consommation de carburant, d'énergie électrique, les émissions de CO2 et l'autonomie correspondent aux données de l'ensemble des véhicules de la gamme lors de leur homologation en Allemagne conformément à la réglementation en vigueur. Mercedes-Benz Guadeloupe, Rue Ferdinand Forest à Jarry 97122 Baie-Mahault, Guadeloupe.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SedéplacerMoinsPolluer *Voir conditions en concession.

ÉDITO

À ELLES

Nous les avons rencontrées, nous les avons écoutées. Tantôt timides, tantôt assurées, elles se sont livrées, à cœur ouvert, et elles nous ont touchés. Par leur justesse, leur franchise, leur audace, leurs éclats de rire, leurs maux aussi.

Déterminées, elles avancent coûte que coûte pour un engagement, aussi singulier soit-il, synonyme de passion, de vocation, de conviction.

Entrepreneures, chercheuses, artistes, personnalités... Ces vingt-trois femmes, réunies pour ce deuxième opus de *Portraits*, aux ambitions et parcours divers, ont pour dénominateur commun la Guadeloupe. Certaines y sont nées, quelques-unes ont choisi de partir, d'autres s'y installent... Quel que soit leur degré d'attachement pour l'archipel, toutes se ressemblent en un autre point : leur combativité. Faire avancer le territoire, le promouvoir, perpétuer des traditions, porter une cause au plus grand nombre. Leurs paroles, leurs gestes, leurs actes, d'hier ou d'aujourd'hui, font la richesse de notre île. Leur pluralité n'est autre que le visage, le cœur et l'âme de la femme guadeloupéenne. Un regard et un sourire de *fanm doubout*, à l'image de celle représentée par notre collègue et artiste Orane Phedon qui signe la couverture de ce magazine.

Vous en connaissez sans doute certaines, nous vous invitons ici à découvrir les autres. Des récits de vie uniques pour une destinée commune.

Anne-Laure Labenne

EW'AG

Ewag Guadeloupe
Rue H. Becquerel – BP 2174
97122 Baie-Mahault

Directeur de la publication
Laurent Nesty

Rédaction en chef
Anne-Laure Labenne
et Thibaut Desmarest

Direction artistique
Orane Phedon

Rédacteurs
Amandine Ascensio,
Sarah Balay, Joséphine Notte,
Valérie Duru

Photographes
Cédrick-Isham Calvados,
Jude Foulard, Gaël Rapon,
Lou Denim

Journaliste reporter d'images
Bénédicte Jourdiér

Secrétaire de rédaction
Caroline Bablin –
Scripto conseil

Régie publicitaire
Aurélie Bancet,
Mathilde de Denaro

Impression
Magazine réalisé et imprimé
aux Antilles-Guyane

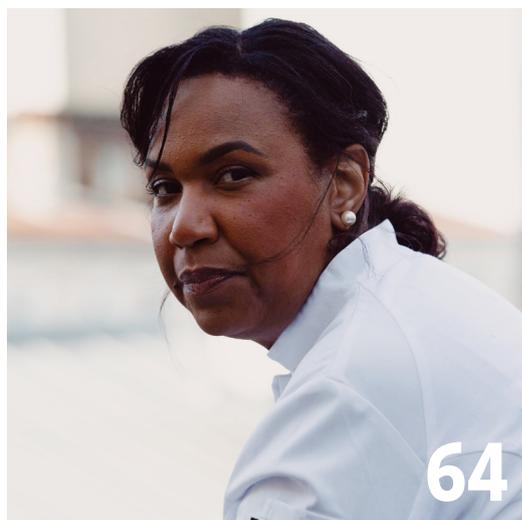
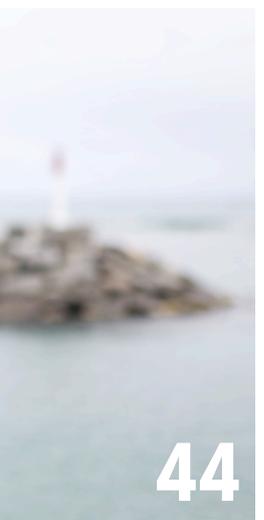


Distribution
Colibri Agency

**La reproduction, même partielle,
des articles, photos et illustrations
publiés est interdite.**



SOMMAIRE



« LES AVIONS NE DÉCOLLENT



Sandra VENITE, Responsable Communication & Marketing - **Fiona BERTHELOT**, Assistante - Département Développement Commercial - **Ketty EUGENIE**, Assistante - Direction technique - **Estelle CLAVIER**, Chef de Projets Bâtiment - **Daisy ADELAIDE**, Directrice Administrative & Financière / Membre du Directoire - **Shabazz RUBRICE**, Agent PCO (Poste de contrôle des Opérations) - **Christelle PIVETAL**, Responsable QHSE (Qualité Hygiène Sécurité et Environnement) - **Viviane BABOULLAL**, Assistante de Direction - Secrétariat de la Présidence - **Mireille AKO**, Assistante Chargée d'Accueil - **Lauréna VOITUS-**

PAS SANS ELLES »

Aéroport Guadeloupe Pôle Caraïbes



DEUBRAS, Chargée de mission Affaires Juridiques - **Vanessa CELESTINE**, Assistante Direction technique - **Magali MADHO**, Hôtesse d'accueil - **Julie ZAMIA**, Superviseur Passage - **Catherine VAITILINGOM**, Responsable Terminaux & Accès Extérieurs - **Betty VERGER**, Responsable du Secrétariat du Président du Directoire - **Murielle LARISSE**, Directrice des Ressources Humaines - **Mylène GOVINDASSAMY**, Assistante Service sûreté - **Fanny MALOR**, Gestionnaire des Ressources Humaines - **Mélinda HIRA**, Assistante Communication & Marketing

Indira Ampiot

DANS UN AUTRE RÔLE

Pour se perfectionner dans la langue de Shakespeare, Indira Ampiot, 19 ans, a franchi la Manche et découvert Londres, en jean-baskets. Un vrai bol d'air pour Miss France 2023, qui rêve de décrocher un jour un rôle au cinéma. L'appel est lancé.

Dans les dédales de Camden Town, le quartier punk de Londres où elle aime flâner, comme sur les bancs de ses cours d'anglais, Indira Ampiot ne quitte plus son gros sweat pourtant floqué "New York", ni son jogging et ses baskets. L'occasion pour la Guadeloupéenne d'apprécier une vie presque normale le long de la Tamise et de retrouver un certain anonymat pour quelques mois, loin de son quotidien pailleté. Miss France 2023 n'a toutefois pas troqué ses hauts talons dans ce chic restaurant parisien au pied de l'Arc de Triomphe, entre un shooting photo matinal et l'avant-première prisée du film *One Love* sur Bob Marley, pour nous conter sa parenthèse enchantée. « Je côtoie des étudiants du monde entier, dont je découvre les cultures : des Chinois, des Turcs, des Brésiliens et, certes, beaucoup de Français ! Ça fait du bien de parler d'autre chose que des Miss et des interviews, de pouvoir m'habiller comme je veux, de ne pas me maquiller tous les jours. J'étudie, ça ne sert à rien de faire sa star ou de porter du luxe, confie-t-elle. J'ai commencé jeune les concours donc je n'ai jamais vraiment eu le style des ados de mon âge. Mais j'adore ! On parle le même langage, comme entre copines de lycée. Je vis ma meilleure vie ! » Certains camarades de classe ont pourtant découvert qui se cachait derrière cette grande et jolie métisse. « Un jour, une fille a couru vers moi et a crié : "C'est toi ?", en me montrant ma page

Instagram. J'ai dit "chut" ! Certains le savent, d'autres non, mais chacun mène sa vie. Les gens ne jugent pas à Londres. »

Un énorme bouquet de fleurs envoyé par un admirateur à son école — « un peu gênant, j'avoue » — ou l'intervention d'une femme dans un Starbucks, dès son premier jour outre-Manche, ont sonné comme des piqûres de rappel de sa vie couronnée, jamais très loin finalement.

« JE VEUX FAIRE DU CINÉMA »

Accompagnée par l'agence parisienne Talent Lab, comme la Guadeloupéenne Clémence Botino (Miss France 2020), la jeune Basse-Terrienne de 19 ans prépare son avenir, entre deux allers-retours en Eurostar. Des rêves plein la tête, comme les filles de son âge, mais avec un carnet d'adresses qui déborde déjà, après une année riche en réseautage. « Tellement de portes se sont ouvertes que je ne sais plus trop laquelle choisir. La communication m'intéresse... » En insistant un peu, Indira nous confie son rêve, le vrai : le cinéma. « Vous pouvez l'écrire en gros, en gras, en rouge ! » Cérémonie des César, Festival du cinéma américain de Deauville, avant-premières d'*Indiana Jones* ou de *Tapie*, Indira Ampiot a été servie et séduite par les projecteurs du 7e art. Sans oublier sa rencontre avec l'iconique Brad Pitt, pour la sortie de *Babylon*. « J'aime beaucoup ce milieu, je lance un appel, insiste-t-elle avec malice. Petite, j'étais très timide, puis j'ai fait six ans de théâtre en Guadeloupe avec Patricia Kancel. Ça m'a aidée à me sentir plus à l'aise, à prendre la parole en public. »

Mais avant de penser à monter sur les planches, la Basse-Terrienne se prépare à jouer son premier grand rôle international : candidate au sacre suprême de Miss Univers, prévu en fin d'année à Mexico. Si Indira va au bout, elle s'envolera, comme il est de coutume, pour une nouvelle vie. À New York cette fois. « J'adore cette ville ! » Elle pourra alors porter son sweat fétiche. ■

Thibaut Desmarest





Sophie Lubin

FANM TECH

Depuis Paris et avec le soutien d'une équipe locale, Sophie Lubin veut initier les femmes à la tech. Son but : leur émancipation et leur intégration au monde de demain.

« Durant le Covid, j'ai participé à des hackathons (1) qui rassemblaient des gens du monde entier : Italie, Espagne, Mexique, Canada, Thaïlande... », raconte Sophie Lubin. Mais de Guadeloupe, l'île d'où vient sa famille, où elle a grandi : personne. Alors que la période du confinement mettait le monde à l'arrêt, la responsable d'équipe à la direction des systèmes informatiques d'une branche de chez Safran, un équipementier international de l'aéronautique, saute le pas. À l'époque, elle frisait le burn-out, confie-t-elle. Trop de travail, trop de projets, pourtant tous réalisés avec le même enthousiasme. Celui-là même qui la pousse à la création de Maryse Project, une association qui vise notamment à motiver et à aider les jeunes filles et les femmes de Guadeloupe, à entrer dans la technologie et les métiers du numérique, où elles sont encore très (trop) peu représentées.

« FAIRE AVEC CE QUE L'ON A »

Sophie ne se confie pas vraiment sur sa vie privée. À peine saura-t-on qu'elle a deux enfants, grands déjà, qu'elle est née dans l'Hexagone et qu'elle a passé son enfance à Pointe-à-Pitre, avant de repartir, à 17 ans, pour ses études. « Mes collègues m'ont déjà qualifiée de rouleau compresseur », admet-elle, concédant une persévérance mordante. Elle raconte, d'une voix égale, ses ambitions et ses aspirations. Pour elle, l'innovation et la tech sont les outils qui offriront, aux femmes de son archipel, les solutions à leurs problèmes. Car, dit-elle, les femmes de

Guadeloupe sont particulièrement concernées par une foule d'obstacles : le surendettement et la monoparentalité où elles sont sur-représentées, mais aussi, et comme partout, les emplois moins qualifiés, moins rémunérés, la double charge de travail professionnel et domestique. Quand on lui demande si cette sensibilité lui vient de sa propre expérience, elle éclate de rire et répond que « non, pas du tout ». Juste d'une prise de conscience, portée par l'observation d'un monde parfois cruel avec ses congénères.

« La Guadeloupe est toutefois un lieu où l'on est très fort en innovation frugale, c'est-à-dire qu'on fait avec ce que l'on a. Je reste persuadée qu'avec les outils numériques, on peut passer à l'échelle supérieure. » Mais pour cela, il faut les connaître et les maîtriser. Elle a commencé sa carrière dans le commerce, en tant qu'assistante export. « J'étais dans une petite entreprise et je me revois faire les tests informatiques avec celui qui s'occupait de ça. » Sophie adorait cet outil mis au service de son pragmatisme. À désormais 49 ans, elle veut transmettre. « Je ne suis pas pour les injonctions qui disent aux gens, et particulièrement aux filles, ce qu'elles doivent faire : quand je crée des événements de sensibilisation, les jeunes s'amuse et apprennent sans en avoir l'air, avec un peu d'algo ici, un peu de NoCode là. » L'idée ? Planter une graine et la laisser grandir. Pour, peut-être, petit à petit, changer le « mindset » (état d'esprit) d'un territoire, rappeler que le mythe de l'égalité atteinte n'est encore qu'une légende, parler d'intelligence collective et de fonctionnement en système. « Ça fonctionne encore trop souvent en silos et il faut changer ça pour survivre au monde qui vient. » Militer, inlassablement. Avec les femmes. ■

(1) Compétition d'innovation où les participants se réunissent pour générer des idées et concevoir des solutions sur une période très courte.

Johana Magloire

UN MENTAL DE CHAMPIONNE

« JE DÉFENDS LA GUADELOUPE
À TRAVERS NOTRE CULTURE ANTILLAISE
GASTRONOMIQUE ET SPORTIVE. »



Rencontre en vidéo





Aurore Costa

AU VOLANT DU CHANGEMENT

Consultante en stratégie et maman solo, Aurore Costa est aussi une femme d'engagement. Depuis peu, elle fait de la prévention routière son credo et espère offrir à la Guadeloupe « une route plus sûre pour tous ».

A 39 ans, cette jolie métisse mène de front deux carrières méritantes : celle de consultante en stratégie, à la tête de sa propre entreprise Rubik Consulting, et celle de maman solo de deux enfants. Et pourtant... Se lancer un nouveau défi l'a fait à peine sourciller. Depuis l'an dernier, elle est membre active de l'association Pédagogie routière Outre-mer, destinée à promouvoir une conduite responsable via des « événements fédérateurs » (1). Née en 2023, cette jeune structure, pour le moment basée en Guadeloupe, a pour ambition de se décliner rapidement sur d'autres territoires ultramarins, prioritairement en Martinique et en Guyane « où les problématiques sont similaires ».

« Le fondateur de l'association, Hendry Monbrun, est un ami proche, explique Aurore Costa. Il a pensé à moi pour faire partie de l'équipe, car nous avons l'habitude de collaborer ensemble au sein du réseau Jeunesse Outre-mer. » Grâce à ses compétences professionnelles, Aurore endosse le rôle de trésorière pour « monter les plans de financement », « établir le budget pour les dossiers de partenariat », sans oublier

les relations publiques, les mises en relation « réseau » et l'encadrement d'événements.

« LE TOUT VOITURE N'EST PAS LA NORME »

« M'impliquer, pour sécuriser nos routes, était une évidence, surtout dans nos régions où les incivilités et le non-respect des règles sont malheureusement fréquents. Des comportements qui provoquent des dizaines de morts et de blessés chaque année. Cela me touche, d'autant plus que, pendant mon enfance, j'ai assisté à plusieurs accidents de voiture. Cela m'a profondément choquée et convaincue de l'importance de la prévention routière. »

Pour Aurore, la route a toujours rimé avec danger. Petite, elle apprend, avant chaque départ en voiture, à visualiser le futur trajet et à imaginer le véhicule sur son lieu d'arrivée. Une manière de sécuriser le déplacement et « de nous porter chance ». Une habitude qu'elle a toutefois perdue durant sept ans de vie parisienne, lors de ses études, où elle circulait à pied le plus souvent. « C'est agréable de pouvoir évoluer dans un monde où le "tout voiture" n'est pas la norme. En Guadeloupe, se lancer dans un parcours à pied ou à vélo est souvent dangereux et loin d'être une partie de plaisir, notamment à Jarry où la voiture est reine. Il manque des trottoirs, des rues piétonnes, des pistes cyclables. La sécurité routière passe aussi par ce type de changements. M'investir dans cette association, c'est ma manière de faire de la politique. » ■

(1) Les Foulées de la pédagogie routière (parcours de 5 km à Jarry) ont rassemblé plus de 800 personnes en mai dernier.

Sarah Balay

Béatrice Souillet

EN MODE DURABLE

Elle est la fondatrice du tiers-lieu l'Admerane, où se rencontrent couturières, stylistes et autres aficionados de la mode, professionnels ou amateurs, autour d'un projet : rendre la création locale plus durable, coopérative et responsable.

PRINCESSE. Sa rencontre avec la mode, c'était au carnaval, petite, quand elle a demandé à sa mère un costume de princesse. « J'ai été éblouie de voir qu'on pouvait faire quelque chose d'aussi beau avec du tissu », raconte Béatrice Souillet, qui se remémore des volants, des paillettes et, bien sûr, une baguette magique de fée.

STYLISME. Son parcours professionnel ? Une succession de passages dans les milieux de la création et de la culture. « J'ai travaillé en agence, j'en ai même créé une avec ma sœur,

j'ai monté des projets culturels pour une commune en Guadeloupe, j'ai organisé des défilés, des rencontres de créateurs de mode... », énumère-t-elle. Jusqu'à la création du tiers-lieu l'Admerane, elle observe ce monde de la mode qui la passionne et prend du recul sur son fonctionnement. L'effondrement d'un bâtiment au Bangladesh, en 2013, et son millier de morts est une grosse prise de conscience. Le constat de la surconsommation des vêtements aussi. « Aux Antilles, on aime s'habiller et s'apprêter. Mais on ne sait pas ce que ça nous coûte, écologiquement parlant. »

COVID. Le déclic. La pause forcée du confinement conduit Béatrice à réfléchir différemment. Radicalement. Durant cette période, elle perd sa mère, sa première source d'inspiration qui donnera aussi le nom au tiers-lieu. « L'Admerane, c'est un composé du mot admiration et du prénom de ma maman », confie-t-elle, toujours très émue à cette évocation. Durant la période Covid, elle réfléchit tous azimuts et ne s'interdit



rien. « Je voulais faire du textile avec les plantes, avec celles qu'on a ici, sensibiliser à ce milieu que j'aime tant. » L'association qui porte le tiers-lieu s'appelle "Un nouveau mode", comme un appel à tout changer.

UP-CYCLING. Le surcyclage, c'est l'art de faire du neuf avec du vieux. Une forme de réemploi de la matière première, le tissu, déjà produit ou transformé. Au tiers-lieu, elle a installé des machines à coudre, des machines numériques, des chevalets où s'exposent les croquis. Elle sait coudre mais ce qu'elle préfère, c'est dessiner. « Les vêtements qu'on produit ici sont beaux et pourtant ils proviennent de déchets. » Elle pointe du doigt un manteau, manches trois-

quarts, coupe droite, un peu caban militaire, moderne et réalisé en tissu d'ameublement un peu désuet. Du meilleur effet.

MARQUE. Béatrice fourmille d'idées et de projets. « Je n'aurais jamais assez d'une vie pour tout faire », plaisante-t-elle. Dans le futur, elle imagine faire de son tiers-lieu le carrefour de la mode éco-responsable locale. Impulser une filière. Elle s'implique dans les écoles, les formations autour de la mode, notamment au lycée Chevalier Saint-Georges. « Motivation, détermination, endurance », martèle-t-elle aux jeunes mais aussi à qui veut l'entendre. Et puis, elle nourrit le projet de lancer sa marque de vêtements upcyclés. Du made in Guadeloupe. ■

Amandine Ascensio



Claire Tancons

DÈYÈ MAS-LA

Curatrice d'art de renom, la Guadeloupéenne Claire Tancons mène, depuis plusieurs mois, la direction artistique de Nuit Blanche. L'événement culturel, urbain et populaire, se tiendra le 1er juin à Paris. En quête perpétuelle de sens, elle porte un regard critique sur notre société.

Elle a choisi de nous donner rendez-vous au Théâtre de la Ville – Sarah-Bernhardt. Place du Châtelet, au cœur de la capitale, l'emblématique établissement fera partie de la quinzaine de lieux qui rythmera la prochaine Nuit Blanche. Ici, au sein de son hall majestueux, digital et connecté, Claire Tancons souhaite organiser une retransmission inédite, en simultané depuis tous les territoires d'Outre-mer. « L'ambition de cette 23^e édition est que les douze "pays ultramarins" puissent également organiser la leur. C'est une invitation que nous leur avons lancée. »

À 46 ans, l'enfant des Abymes s'est vu confier la direction artistique de la manifestation, placée sous les couleurs de l'Outre-mer. « Nommer une Guadeloupéenne permet un positionnement plus fort qu'il ne l'a été sur les dernières éditions, qui ont pu pâtir d'un effet "Fête de la Musique". La réflexion première a été de dire : que signifie le "sujet" Outre-mer ? Car, soyons honnêtes, l'Outre-mer ne veut rien dire en dehors de la France. »

UNE CERTAINE AMBIVALENCE

De nouveau parisienne depuis deux ans, après une carrière internationale de curatrice, dont dix-huit années passées aux États-Unis, Claire porte désormais avec aisance et fierté son identité antillaise. « Je suis arrivée en 1994 à Paris, le bac en poche, pour entamer des études

secondaires. Après quatre années, j'avais ce sentiment diffus que la France allait me plomber. Je voulais prendre le large. » Elle intègre alors un prestigieux programme à New York, sans mesurer, dit-elle, où elle atterrissait.

De l'autre côté de l'Atlantique, et au gré d'allers-retours dans la Caraïbe, notamment à Trinidad, la jeune Antillaise construit son « identité afro-diasporique assumée » et pose les fondements de sa pratique curatoriale. « J'ai redécouvert le carnaval, à Trinidad, en 2004. En voyant des mas, des fouets, des robes en toile de jute, dont j'avais le souvenir dans mon enfance, j'ai appris mon histoire antillaise. » Un cheminement intellectuel à la faveur de l'art et au profit, aujourd'hui, de la génération émergente d'artistes caribéens qu'elle défend. Une prise de conscience tardive aussi, vingt ans après, qu'en France, la politique a la mainmise sur la culture.

C'est d'ailleurs le Guadeloupéen Jacques Martial, adjoint à la maire de Paris, chargé des Outre-mer, qui embarque sa compatriote dans l'aventure Nuit Blanche. « Il a compris que c'est un événement à la mesure de ce que je peux et sais faire », livre Claire, forte de son vécu sur les biennales internationales d'art contemporain. Franche, elle assume être, malgré tout, dans une posture paradoxale. « Je suis pleinement à l'aise dans cet exercice mais il réside une dissonance entre le niveau auquel j'opérais depuis les États-Unis et celui auquel j'accède aujourd'hui. J'ai cette impression d'être une jeune première. » Façonnée par ses expériences aux quatre coins du monde, celle qui se qualifie de franc-tireuse porte et apporte finalement un regard d' « insider-outsider » là où elle passe. Ainsi, le 1^{er} juin, de 19 heures à 7 heures le lendemain matin, Paris sera en communion avec les Français d'Outre-mer, grâce au « décentrement du sujet ». Un pied dedans, un pied dehors... Une ligne directrice personnelle appliquée, comme une évidence, à la manifestation parisienne. ■

Anne-Laure Labenne



5

FEMMES AU PARCOURS EXEMPLAIRE

Le mois de mars est l'occasion de nous rappeler à quel point l'égalité n'est pas encore une réalité universelle. Nous avons tous un rôle à jouer dans ce combat. J'éprouve une certaine fierté à savoir que la femme guadeloupéenne a très tôt dans notre histoire, occupé une place de premier plan dans la lutte pour notre liberté. C'est ce que la sociologue Patricia Braflan Trobo a désigné comme l'exception féminine guadeloupéenne. Je mets un point d'honneur à ce que les femmes puissent s'impliquer dans tous les domaines majeurs de notre société et en particulier au sein de la collectivité régionale. Nous avons choisi de confier la gestion des enjeux majeurs de notre société à des conseillères régionales et des administratrices talentueuses. Elles nous démontrent tous les jours leur force de travail et des compétences exceptionnelles dans tous les domaines. C'est ce que ce dossier s'attache à dévoiler. Il y a quelques jours, Nahuel

Tournebize nous a rendu fiers en remportant le concours national Agreen Startup après avoir été repérée dans le concours organisé par la Région Guadeloupe. Christelle Clairville permet quant à elle à nos arts de s'exporter en Inde. Nous accompagnons cette démarche afin de satisfaire à notre politique d'export de nos industries culturelles et créatives. À l'image de Malaury Eloi Paisley dont le premier film documentaire a été sélectionné dans plusieurs festivals internationaux. Ces portraits montrent l'importance de femmes telles que Manuella Moutou, engagées dans la transmission mais également dans le domaine des Industries Culturelles et Créatives. Elle est aujourd'hui directrice par intérim du MACTE. Parmi les leaders de Guadeloupe nous avons également souhaité écouter la voix d'une femme de droit, Me Joëlle Monlouis, avocate internationale spécialisée dans le domaine du sport.

Ary CHALUS, président du conseil régional



L'ŒIL DE MALAURY ELOI PAISLEY

Avec *L'Homme-Vertige*, Malaury Eloi Paisley, cinéaste et artiste visuelle, signe un long métrage documentaire profondément humain et symbolique d'une Guadeloupe désenchantée. Un travail de sept ans (entre 2016 et 2023) dans les rues pointoises auprès d'hommes et de femmes témoins du monde et de sa violence. Un regard poignant d'une grande voyageuse, passionnée, diplômée en Histoire de l'Art et en muséologie à La Sorbonne (Paris) et en Arts plastiques à l'université du Québec à Montréal (UQAM).

« Pour ce projet, au long cours, j'ai bénéficié d'un appui financier dans le cadre de la convention CNC/Région Guadeloupe, en soutien à la création et à la production cinématographiques et audiovisuelles. » La jeune femme a également été accompagnée par la collectivité régionale pour financer sa participation, en février, à la Berlinale, festival du film international à Berlin, où *L'Homme-Vertige* a été nommé pour le Documentary Award.

DU DROIT DES AFFAIRES AU DROIT DU SPORT

Joëlle Monlouis, avocate au barreau de Paris, est devenue membre du conseil de l'ordre l'an dernier. Elle a débuté sa carrière comme juriste financier avant de passer l'examen du barreau. « J'ai commencé à travailler dans des cabinets anglo-saxons en droit des affaires, c'est lors de cette expérience que j'ai découvert le droit du sport. J'ai été tout de suite convaincue que j'y aurais ma place » Car c'est un domaine qu'elle affectionne tout particulièrement. Elle a elle-même pratiqué l'athlétisme jusqu'au niveau national. Aujourd'hui, parmi ses clients, des sportifs à l'image de

l'escrimeuse française Ysaora Thibus, mais pas seulement. « J'accompagne l'ensemble des acteurs du monde du sport : sportifs, institutionnels, fédérations, équipementiers... et collectivités. » Joëlle Monlouis est le conseil de la Région Guadeloupe pour tout ce qui a trait au droit du sport (organisation d'événements, dont la Route du Rhum, et relations avec les acteurs locaux, notamment les ligues). « J'aide la Région dans sa réflexion afin de déterminer la meilleure stratégie, de trouver les bons outils juridiques et aussi pour tout ce qui concerne les obligations et les questions de responsabilité. »



©Lou Denim



DÉVELOPPER UNE FILIÈRE LAITIÈRE VIABLE

Mettre en place une exploitation polyculture-élevage en Guadeloupe avec transformation laitière. Avec son projet innovant, Capr'iles, la jeune Lamentinoise Nahuel Tournebize (23 ans) a remporté le concours Agreen Startup au Salon de l'agriculture 2024. « L'objectif est de développer la filière laitière avec notre race locale de cabris créoles, de la production à la transformation du produit : lait et fromages dans un premier temps, puis yaourts, fromage blanc, faisselle. Le but étant de proposer une offre locale diversifiée

et de réduire la dépendance alimentaire. » En dernière année d'études d'ingénieur agronome, Nahuel Tournebize s'est formée à la production laitière l'an dernier en Guyane, à La Réunion et en Irlande. Elle bénéficie de l'aide de la Région Guadeloupe. « Lauréate du concours régional Agreen Startup 2023, j'ai obtenu une dotation de 30 000 euros et d'un accompagnement. Le réseau de la Région me permet d'aller plus vite dans le développement de mon entreprise. Elle m'aide aussi à trouver du foncier. »



L'ART CRÉOLE AU-DELÀ DES FRONTIÈRES

« Pourquoi ne pas gommer la méconnaissance de nos cultures en les partageant par le biais de l'art » ? Une ambition audacieuse que Christelle Clairville, passionnée d'art, a su mettre en musique depuis 2021. Afin d'apporter de la visibilité aux artistes antillais, peintres, sculpteurs, plasticiens et artisans, elle fonde La Maison d'Art Créole Gaston, première galerie d'art virtuelle aux Antilles. Œuvres murales, sculptures, masques, broderie, bougeoirs, vases... Christelle Clairville propose une sélection de

choix inspirée de la culture créole. Une galerie qu'elle fait voyager notamment grâce à l'appui financier du conseil régional, lors de salons nationaux et internationaux comme Maison & objets, Art shopping et le salon du Made in France, à Paris. « La collectivité régionale me fait à nouveau confiance, en subventionnant une partie de mon prochain déplacement prévu en Inde à l'occasion du salon Art de vivre à la française. Une belle reconnaissance ».

PROMOUVOIR ET VALORISER LA CRÉATIVITÉ LOCALE

Manuella Moutou, directrice par intérim du Mémorial ACTe (centre caribéen d'expressions et de mémoire de la traite et de l'esclavage), est chargée de mission pour la structuration et le développement des industries culturelles et créatives (ICC) à la Région Guadeloupe.

Les ICC, explique-t-elle, « regroupent une multiplicité d'activités : cinéma, audiovisuel, spectacles vivants (musique, danse, théâtre, art de rue, conte...), musées, patrimoine, archives, arts visuels, architecture, métiers d'art, livre, multimédia,

presse écrite, radio...) ».

La mission ICC consiste à faciliter l'accessibilité aux différents dispositifs régionaux et à informer les entreprises culturelles, notamment sur le statut d'intermittent, les différentes sources de financement des projets, les droits d'auteur... « Il s'agit aussi, à travers des subventions d'aide à l'équipement et au fonctionnement, de favoriser l'organisation et la mise en œuvre de projets visant à la promotion et à la valorisation de la créativité locale. »

©Lou Denim





Axelle Moutoucarpin

MON ÎLE, MA BATAILLE

Présidente depuis plusieurs années de l'Association des marins-pêcheurs et amis du pays Marie-Galante (AMA PMG), Axelle Moutoucarpin s'est faite la voix du monde maritime de la Grande Galette.

La pêche, avant tout, ça a été une opportunité business. « Mes parents sont commerçants. Et quand j'ai été en âge de le devenir à mon tour, après mes études, on a réfléchi au commerce qui manquait à Marie-Galante. » C'est ainsi que le magasin d'articles de pêche a été ouvert. D'abord à Capesterre-de-Marie-Galante, avant que la commune ne soit prise d'assaut par les arrivages successifs de sargasses. Puis, à Grand-Bourg.

« Du fait de cette activité, je me suis retrouvée en contact direct avec les pêcheurs. » Leurs échanges, entre autres, sur la diminution de la ressource, le réchauffement climatique, les pollutions diverses et les difficultés administratives, amènent à une prise de conscience : le secteur de la pêche est en difficulté. « Ils ont eu l'idée de monter une association, sont venus me trouver et m'ont demandé d'en prendre la tête », raconte Axelle Moutoucarpin.

MULTI-CASQUETTE ASSUMÉE

Coupe courte, grandes créoles aux oreilles, fine, la dynamique quadragénaire raconte son envie d'aider de l'époque, son besoin de mettre ses compétences au service de son île. « J'aime Marie-Galante », résume-t-elle simplement, en vantant la qualité de vie, tout en concédant qu'elle y a un statut particulier, peut-être un peu privilégié du



fait de son appartenance à une grande famille. « Mon père est très connu, il est sollicité, y compris par les élus, et c'est lui qui m'a appris quelque chose d'essentiel : ne pas avoir peur. » Elle tire de ce conseil une légitimité en toute chose. Le monde de la pêche est à la peine ? Qu'à cela ne tienne, elle enfile des bottes d'agricultrice et se lance dans l'élevage à Folle Anse. « Je fais un peu de cannes aussi. » Et commercialise du rhum pour l'une des trois distilleries de Marie-Galante. Axelle touche à tout. Ses multiples casquettes, elle les assume. C'est la voie royale pour trouver des solutions à tout, dans la plus grande liberté. « À Marie-Galante, on dit souvent qu'il n'y a pas d'emploi, note-t-elle. C'est très vrai, mais la chance que j'ai, c'est que je crée mon

emploi. » Récemment, elle s'est vu proposer un poste de salariée, en tant que commerciale. « J'ai l'impression que si je devenais salariée, je me renierais. »

Sa multiplicité d'activités ralentit parfois celle de l'Association des pêcheurs. « On veut réunir le monde de la mer, promouvoir ce patrimoine, aider les pêcheurs, mais quelquefois cela manque d'émulation, ce n'est pas si simple de fédérer toute une communauté. » Qui plus est, une communauté adepte de la solitude en mer qui brave le danger tous les jours. Quand le père de ses deux enfants partait en mer, le matin, elle se disait que, peut-être, il ne rentrerait pas. De quoi nourrir encore, s'il le fallait, une force de caractère. ■

Amandine Ascensio

Ericka Merion

SPORT & STATS

Depuis toute petite, elle fonce : dans les études, le sport, la vie. Femme engagée, elle a monté son entreprise, Qualistat, et préside le conseil d'administration du Creps. Un mode de vie à 100 à l'heure, dont le succès ne se dément pas.

CANALISER. « Je voulais faire du karaté mais mes parents m'ont plutôt emmenée au judo », raconte l'ancienne sportive de haut niveau. Elle a pratiqué la planche à voile et regrette de ne plus avoir le temps. Elle court aussi, régulièrement, quand elle trouve un moment dans son emploi du temps surchargé. « Le sport, c'était pour me canaliser en classe quand j'étais à l'école, sinon je m'ennuyais ferme et j'étais insupportable. »

ÉTUDIER. Ericka a découvert les chiffres durant un de ses premiers jobs. Après des études de chimie et autres sciences dures, elle travaille dans le monde de la cosmétique. Elle y établit des statistiques d'évaluation pour les crèmes et autres produits anti-âge d'une des plus grandes marques du monde. « J'ai compris à ce moment-là que j'aimais ça, et que je voulais faire des mathématiques mon métier. » En 1995, elle crée l'institut d'études Qualistat, qui accompagne les entreprises, les institutions et les collectivités dans leurs projets de développement, en analysant les territoires.

COMPTER. Il était impensable, pour la jeune femme de l'époque, étudiante à Montpellier, de ne pas revenir vivre en Guadeloupe. « J'ai pensé mes études en fonction de ce que je pourrais faire ici », raconte cette cheffe d'entreprise accomplie, qui n'avait pour autant pas imaginé une telle suite pour elle. Au départ, son plan était plutôt l'agro-transformation et la valorisation

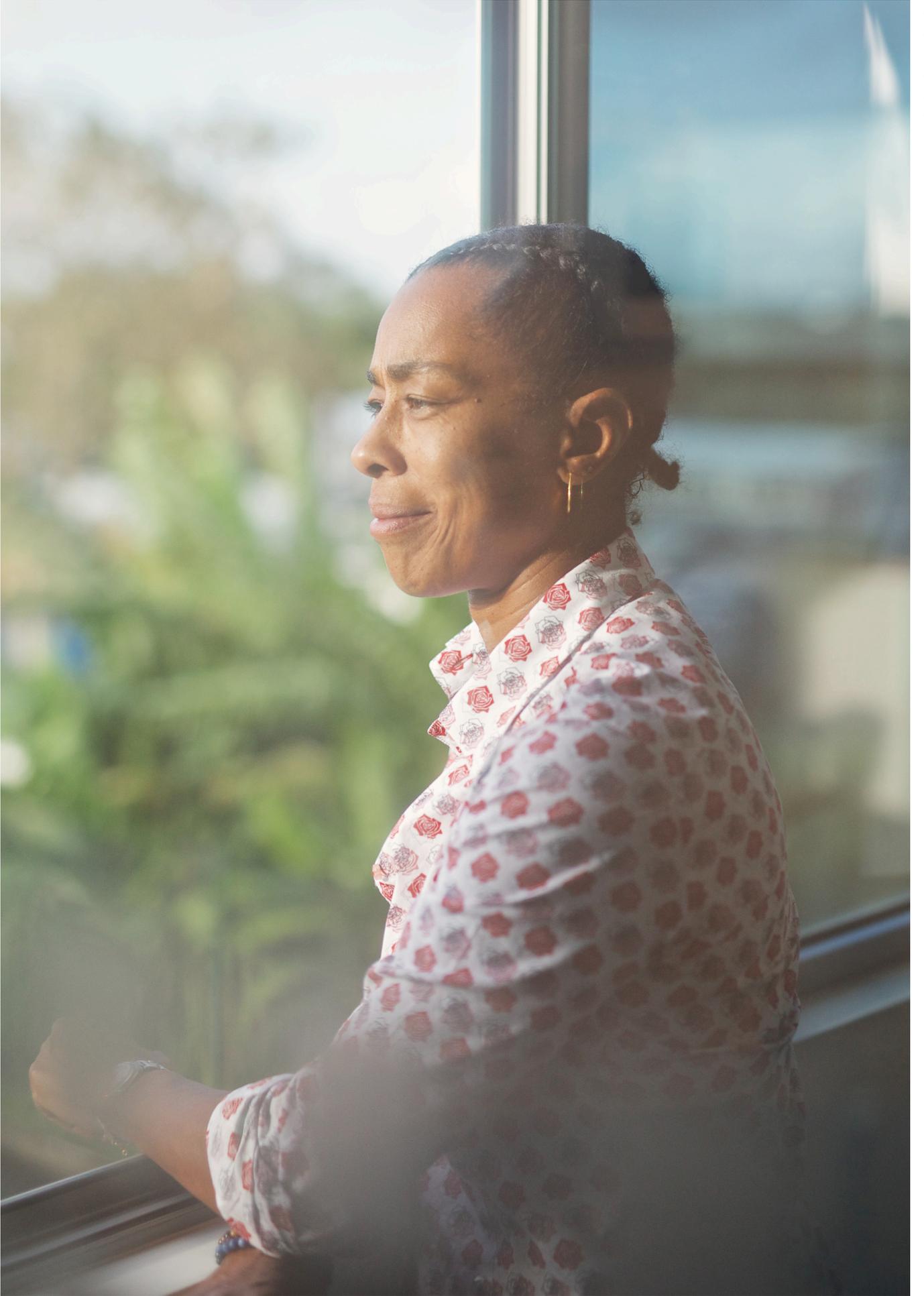
des produits agricoles. L'annonce à ses parents de la création d'une entreprise de statistiques est restée une surprise. « Ma mère m'a acheté mon premier ordinateur portable », sourit-elle, se remémorant un appareil lourd, gros « mais quand même transportable ».

DÉBOULER. Le carnaval, pour Ericka, c'est avec Akiyo et seulement Akiyo. « Je suis très fidèle. Je suis rentrée chez eux, j'avais 13 ou 14 ans », raconte-t-elle. C'est en suivant sa mère au déboulé en kaki, interdit au milieu des années 1980, par le préfet Hugodot, qu'elle prend le pas. Un rendez-vous qu'elle ne manquerait pour rien au monde, trente ans plus tard.

CONTRIBUER. Ericka fait aujourd'hui le constat d'une Guadeloupe à plusieurs vitesses, où les inégalités se creusent. Où deux jeunes femmes cohabitent avant de prendre des chemins différents. Ceux qui peuvent partir, obtenir des diplômes et choisir leur destin. Et les autres, moins aidés par la vie, coincés dans de dures spirales. « C'est pour ça qu'il faut accompagner, aller parler dans les collèges, les lycées, montrer une voie. » Ses dimanches passés dans les gymnases à juger les compétitions de judo lui laissent un souvenir ému : « C'était un sacrifice, mais ces moments-là ont sauvé quelques jeunes de la noyade sociale ».

CHANGER. Avec le temps qui passe, elle a ralenti le sport. Moins de temps pour faire de la planche à voile. Moins de condition physique pour pratiquer le judo. Mais toujours ce balan qui la pousse. À continuer à diriger l'entreprise. À s'occuper de ses parents. Continuer à foncer, à courir au gré des intérêts : « J'ai la chance de pouvoir faire ce qui me plaît, et quand ça ne m'intéresse plus, j'arrête. » De la fatigue parfois. De l'énergie, toujours. ■

Amandine Ascensio



29/8
30/5

3500-5
3750-8
DEFECT.IT

1113

5470
0350
5120



Tania Foucan

DANS LE VIF

Elle est rapide, tranche, agit, avance. Tania Foucan, cheffe de l'unité médicale de justice, est une maîtresse-femme qui met tout son talent au service de l'institution hospitalière du CHU de Guadeloupe.

Le CHU de Guadeloupe, c'est presque toute sa vie. Au moins professionnelle. Tania Foucan, cheffe de service au département de médecine légale, où sont notamment réalisés des autopsies et examens de victimes de violences en tout genre, ne raconte qu'assez peu ses souvenirs. À peine évoque-t-elle une partie d'enfance à Pau, des études de médecine à Bordeaux, une période de « faisant fonction d'interne », comme on dit dans le jargon professionnel, de trois mois aux urgences de Guadeloupe et une opportunité de poste. Elle revient sur l'île, embauche aux urgences, encore, ce sas hospitalier où l'on ne sait jamais ce qui va se passer, ni comment. Où l'intensité de certaines nuits côtoie des moments plus doux, « ceux où on se retrouve à 4 heures du matin, un peu éreintés, mais en équipe », raconte Tania. Ce sont des temps où l'on crée des liens, où l'on construit la solidarité qui règne entre les soignants de cet hôpital déshérité, petit, en sous-effectif et soumis à de durs conflits sociaux. « Mais quand même, ici, c'est comme un village : tout le monde se connaît, on sait travailler ensemble. »

GÉRER L'URGENCE

La médecine légale, c'est venu dans sa vie comme un peu tout le reste : dans un déroulé logique

de l'existence qui offre parfois des opportunités à qui sait les saisir. « Et puis, j'ai toujours aimé comprendre les mécanismes de fonctionnement des choses », sourit-elle. Elle ne se perd pas en palabres. La voix haute et claire, elle est précise, rigoureuse dans le propos. Organisée. C'est peut-être aussi pour cela qu'elle aime son CHU : « C'est un peu le bazar ici », concède-t-elle. Mais pas autant que lors de l'incendie de l'hôpital, en 2017. « Je passais dans le hall de la tour, en talons hauts, j'ai senti de la fumée. J'étais au milieu à organiser les espaces où on mettait les malades. Ce jour-là, on a réussi à évacuer tout l'hôpital, y compris les bébés de néonatalogie du 9e, sans perdre personne. » Une grande satisfaction. Tout comme celle d'avoir pu passer les vagues successives de Covid-19 et de ses centaines de morts, organiser l'hôpital, les flux, les malades, les soignants, le « CHU-bashing » et l'incompréhension populaire face aux défis techniques et humains de cette période. « Dans l'Hexagone, ils avaient des trains de réanimation. Nous, on a affrété un avion de réa. » Sa fierté se mâtime d'un peu de tristesse au souvenir de cette période où la médecine, emportée par les fake news, a déchiré la Guadeloupe. C'est peut-être aussi depuis ce moment que quitter l'archipel commence à lui traverser l'esprit. « La question ne s'était jamais posée, puisqu'en plus mes enfants ne se voyaient pas vivre ailleurs. » Elle vit dans l'instant présent, trouve le temps de lire et de courir. Ne se refuse aucun projet, aucune responsabilité : avec son activité de médecin, elle dirige la commission médicale de l'établissement qui traite de la vie hospitalière, à la coordination de la gestion des risques hospitaliers. La charge de travail ? « Pas un problème si ça avance. » Agaçant, si ça traîne. L'efficacité toujours. ■

Amandine Ascensio

Agnès Cornélie

OUTRE-MER SUR SEINE

À Paris, au cœur du 14^e arrondissement, Agnès Cornélie nous a ouvert les portes de Calypso, une librairie où seuls les auteurs caribéens et ultramarins se côtoient. La Guadeloupéenne, avide de littérature, se confie sur les grandes étapes qui ont jalonné sa vie.

1984

D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, Agnès a toujours baigné dans la lecture. Chez les Cornélie, le livre est un objet « présent et habituel » qu'on offre pour toute circonstance. Née aux Abymes en 1984, de parents Mornaliens, la jeune fille grandit au péyi, suivant une scolarité sur le banc des écoles, collège et lycée pointois. « Je rentre à Morne-à-l'Eau une fois par an, c'est là où j'ai mes attaches, synonyme de grand air. »

2002

Vient le temps du départ et de la classe prépa hypokhâgne khâgne au lycée Molière, à Paris. La jeune bachelière pose ses valises au Foyer des lycéennes où cohabitent six cents jeunes filles. « J'avais retrouvé trois amies de Baimbridge. On se soutenait mutuellement », raconte Agnès. La grisaille et le manque de soleil, auxquels elle avoue ne pas être encore habituée, contrebalancent avec la richesse de la vie culturelle. « J'ai suivi des études de lettres classiques à La Sorbonne pour être professeur. C'est en commençant à enseigner que j'ai découvert le métier de professeur documentaliste. J'ai eu envie de repasser un Capes. » En poste au collège Karl-Marx de Villejuif, la future libraire se découvre une âme d'entrepreneuse. Créer un lieu, le gérer, l'organiser, voilà qui lui donne des idées. « Dans un CDI (Centre de Documentation et d'Information, ndlr), je me sentais à ma place mais j'avais déjà envie de faire autre chose. J'ai besoin de challenge et je rêvais de ce lieu où je pourrais avoir "mes" livres. »

2020

La suite de l'histoire s'écrit à partir d'un constat posé des années auparavant : pourquoi les auteurs caribéens, et plus largement ultramarins, ne sont-

ils pas mieux représentés ? « On attribue toujours à l'Outre-mer cette image où "il fait beau, il fait chaud et on ne réfléchit pas beaucoup". Jamais, on ne parle des auteurs alors qu'il y a parmi eux des Prix Nobel et des Goncourt, pour ne citer que Derek Walcott, Maryse Condé ou Patrick Chamoiseau. Ça avait le don de m'agacer. »

Deux ans après sa demande de disponibilité auprès de l'Éducation nationale et une formation à l'École de la librairie, Agnès ouvre les portes de Calypso, le 28 août 2020, au cœur du 11^e arrondissement. « Ça a été long et décourageant », se souvient-elle. En sortie de confinement, classée commerce essentiel, la librairie connaît un bel engouement. Les Parisiens s'empressent dans le local de la rue Parmentier ou sur le trottoir lors des séances de dédicaces avec les auteurs. Nouveau temple de la littérature ultramarine et caribéenne, Calypso recense pas moins de 1 200 références, parmi lesquelles « le chef-d'œuvre de Gisèle Pineau, *Caribes sur Seine* ».

2023

Agnès voit plus grand. Un nouveau local, à deux pas du cimetière du Montparnasse, lui fait de l'œil. « Quand je l'ai vu, mon cœur a vibré. » Ici, au 32 rue Gassendi, livres, œuvres d'art, jeux, affiches et objets posés ici et là — comme cette conque à lambi — rappellent les territoires éloignés de la capitale.

Passionnée, la quadragénaire pose toutefois un regard critique sur la suite qu'elle donnera à cette parenthèse littéraire. « C'est un vrai défi car les mois sont fluctuants. Je défends les auteurs et la culture ultramarine. Les clients apprécient les conseils mais il faut réussir à déclencher un achat. » Sans vraiment faire de plan, la prochaine date clé pourrait bien être celle du retour au pays, qu'elle « envisage toujours ». ■



Hertz®



Carole RABOTEUR (Directrice des opérations Guadeloupe), Valérie LAURENT (Responsable des ressources humaines), Isabelle CHARLES-EDOUARD (Directrice d'exploitation), Euriel KIFFER (Responsable marketing et communication), Elza DORVILLE (Directrice des opérations Guyane), Céline PARENT (Responsable comptable), Raffaella MARTIN (Directrice générale), Karine LOISEAU (Responsable systèmes d'informations), Sabrina DAHOMAY (Directrice commerciale)

UNIES DANS LA REUSSITE SUR LA ROUTE DE L'EXCELLENCE

Pourriez-vous nous décrire l'équipe de direction de Hertz Antilles-Guyane ?

RM : Avec plaisir ! Notre équipe de direction chez Hertz Antilles-Guyane, 100% féminine est vraiment unique en son genre. Si cela pourrait sembler être le fruit d'une stratégie délibérée, c'est en réalité un hasard. Nous sommes un groupe de femmes talentueuses, aux compétences et expertises variées. L'esprit de dépassement est une de nos valeurs fondamentales, toujours au service de notre réussite collective. C'est un privilège pour moi de travailler avec des femmes aussi exceptionnelles, elles sont ma source d'inspiration.

Une équipe de direction entièrement féminine est une rareté dans le monde des affaires. Comment percevez-vous cette singularité ?

RM : En effet, nous sommes conscientes que notre composition est inhabituelle, surtout dans notre secteur d'activité. Nous la considérons comme une opportunité extraordinaire de montrer ce que les femmes sont capables d'accomplir lorsqu'elles unissent leurs forces.

C'est une démonstration de notre détermination et de notre capacité à réussir collectivement, même dans un environnement généralement masculin.

Comment cette unité entre femmes contribue-t-elle à la réussite de l'entreprise ?

RM : Notre solidarité est notre atout le plus précieux. Nous sommes unies dans la bienveillance et le respect, chacune de nous joue un rôle essentiel pour atteindre l'excellence opérationnelle, satisfaire nos clients et valoriser nos collaborateurs. La réussite de l'une renforce celle de toutes !

Quel message aimeriez-vous transmettre aux femmes aspirant à des postes de direction dans le monde professionnel ?

RM : Mon message est simple : Osez rêver grand, osez viser haut, car l'avenir est ce que nous en faisons.

Raffaella MARTIN
Directrice générale de HERTZ SALVA

LE DÉPARTEMENT S'ENGAGE POUR LES DROITS DES FEMMES

En ce mois symbolique dédié aux droits des Femmes, la journée du 8 mars résonne dans nos cœurs comme un appel constant à l'action. Cette journée est aussi une formidable occasion de réaliser une rétrospective à propos des luttes passées et des victoires qui ont pavé la voie vers l'égalité des sexes : obtention du droit de vote en 1944, la Loi VEIL votée en 1975 autorisant l'IVG, l'autorité parentale ou encore l'égalité professionnelle.

Notre histoire singulière met en relief la femme Guadeloupéenne. Elle a su s'affirmer au fil des années comme un modèle pour l'émancipation des femmes, comme un modèle de détermination et de luttes incessantes. Le 8 mars est désormais un jalon incontournable de notre calendrier politique.

Le combat en faveur des droits des Femmes reste d'actualité et ceux qu'il reste à mener sont encore nombreux : l'accès à l'emploi, l'accès à des postes à responsabilités ou encore la lutte contre les violences intra-familiales. Chaque jour, nous nous devons d'agir.

C'est la raison pour laquelle le Département Guadeloupe se mobilise pour faire de la lutte contre toutes les inégalités et les discriminations, une priorité absolue. C'est d'ailleurs une des grandes causes de notre plan de

mandature 2021-2028.

Nous avons décidé de nous engager avec les partenaires territoriaux et la coordinatrice interministérielle contre les violences faites aux femmes en Outre-mer, Madame Justine BÉNIN, pour la formalisation et l'activation du réseau V.I.F, le réseau contre les violences intra familiales, au mois d'octobre 2023.

Ce réseau va nous permettre d'accompagner toutes les associations et toutes les actions citoyennes pour contribuer à bâtir une société juste et égalitaire, dans laquelle les femmes et les hommes doivent avoir les mêmes droits, quels que soient leurs conditions et leurs lieux de vie.

Nous souhaitons d'ailleurs que ce réseau puisse aboutir à la mise en place fin 2024, de la maison de la Femme, dédiée à la protection et à l'accompagnement des femmes victimes de violence.

Notre objectif est d'offrir les meilleures conditions possibles à toutes les femmes pour se réaliser, innover ou encore entreprendre et favoriser ainsi la croissance et le développement de notre territoire.

Agir et penser Guadeloupe, c'est favoriser l'égalité femmes-hommes à travers toutes les politiques publiques que nous menons et garantir son apprentissage dès le plus jeune âge.

Guy LOSBAR, Président du Conseil départemental

QUESTIONNER LE CORPS



©Lou Denim

Dans son atelier d'artiste, à Sainte-Anne, Béliza Troupé explore les médiums du tissu, du dessin et de la broderie. « Je brode sur tissu et sur papier. Je dessine également avec du fil à coudre sur du papier. » Elle questionne le corps qu'elle représente dans toutes sortes d'état, y compris dans « son intériorité » (organes, vaisseaux sanguins...). Les linges et les drapés — « extrêmement intéressants pour questionner ce qui est organique » — sont également le fil rouge de ses œuvres.

« Ma pratique plastique, explique l'artiste, a commencé par la recherche de l'essentiel et qu'est ce qui est plus essentiel que le corps ? » Cette recherche, on la retrouve dans les matériaux qu'elle utilise. « Un crayon et une feuille blanche, c'est un minimum pour produire. »

Jusqu'au 4 mai, Béliza Troupé expose au Musée départemental d'art et d'histoire (Musarth), à Pointe-à-Pitre. « Il m'a donné carte blanche pour produire autour de l'exposition permanente. » Elle s'est inspirée des collections du Musarth, de ses expériences et de ses résidences d'artistes au Cameroun et à Aruba pour créer les œuvres de cette exposition intitulée « *Carte blanche [An VIII] Entre les lignes* ». Sofia Olascoaga, qu'elle a rencontrée à Aruba, l'a accompagnée pour ce projet.

« M'INVESTIR SUR LE TERRAIN »

Diplômée à Montpellier, d'un master en ingénierie territoriale, option gestion des littoraux et des mers, Mélissa Sadjan a toujours eu l'ambition « d'apporter sa contribution » à la Guadeloupe. Elle fait ses premières armes à la DEAL (1), puis au Parc national, avant d'occuper, dès 2019, le poste de chargée de la protection et de la valorisation des espaces naturels au sein de la collectivité départementale, service environnement et développement durable. « Au sein du service Environnement et développement durable, je suis en charge de sites naturels Je gère des sites, dits sensibles, propriétés du Département, en termes de mise en valeur, d'animation et de protection. » Parmi eux figurent le plan d'eau de Gaschet, entre Port-Louis et Petit-Canal, et la Pointe Gros-Bœuf à Saint-François. « Au sein du Département, j'ai des perspectives d'évolution, la possibilité de mener de front une variété de projets et surtout de m'investir sur le terrain, aux contacts de nombreux acteurs comme les associations et les écoles. »

(1) DEAL : direction de l'environnement, de l'aménagement et du logement



©Lou Denim

« DES FEMMES MOTIVÉES »



« Travailler avec l'humain a toujours été une évidence pour moi. » Un véritable moteur pour Catherine Romuald, ancienne directrice du travail à la DEETS (1) et bénévole, une dizaine d'années, d'une association de parents d'élèves, qui, depuis 2017, occupe les fonctions de directrice adjointe en charge de l'insertion au conseil départemental. Elle porte ainsi la politique d'insertion de la collectivité au profit des allocataires du RSA (2), majoritairement composés de femmes. « Nous portons une attention particulière au public féminin qui cumule plusieurs problématiques comme la monoparentalité, la garde d'enfants et le faible niveau de formation. Elles ont un autre point commun que les hommes n'ont pas toujours : la motivation, notamment dans l'entrepreneuriat et la création d'activités. Nous les accompagnons en ce sens. »

(1) DEETS : direction de l'économie, de l'emploi, du travail et des solidarités

(2) RSA : revenu de solidarité active

AVOCATE ET FEMME ENGAGÉE

Tania Galvani est avocate au barreau de la Guadeloupe, Saint-Martin et Saint-Barthélemy. Elle a installé son cabinet à Pointe-à-Pitre, dans un quartier cher à son cœur, qui a vu naître et grandir son père. Lauréate du Concours international de plaidoiries pour la défense des droits de l'homme, elle est aussi engagée dans la lutte contre les violences faites aux femmes et dans la vie publique.

Première adjointe au maire de Pointe-à-Pitre, Harry Durimel, elle a la charge de la gestion des ressources humaines, de l'accès au droit et de la politique du logement et de l'habitat.

8e vice-présidente déléguée aux affaires juridiques, communautaires et extérieures du Conseil départemental, elle est également membre de la commission personnes âgées et de celle des travaux routiers pour le secteur de la Grande-Terre.

Tania Galvani siège tous les mois au Comité régional unique de programmation des fonds européens, où elle décide avec l'État et la Région de l'attribution de subventions européennes aux porteurs de projets.

Sur le plan de la coopération, elle travaille, avec ses collègues, à nouer des liens avec les États de la Caraïbe, mais aussi avec le reste du monde. Elle s'implique activement sur le projet Cariforts, qui vise à créer « une route culturelle et touristique à travers les forts de la Caraïbe ». Haïti, Antigua, Porto-Rico, Cuba, Saint-Kitts et Nevis et la Martinique sont parties prenantes de ce projet dont le Département de la Guadeloupe est le chef de file.





Nini Pompéi

POWER GIRL

Elle se rêvait danseuse étoile mais avive chaque soir la scène du Crazy Horse, le mythique cabaret parisien. Trop grande et trop métissée pour le classique, la volcanique Inès Joseph, alias Nini Pompéi, s'affiche aujourd'hui plus épanouie que jamais.

Vous montez ce soir sur la scène du Crazy Horse pour un nouveau show. Vous en avez parcouru du chemin depuis vos premiers pas de danse à 7 ans, en Guadeloupe...

Oui, c'est sûr ! J'enchaînais entre l'espace Warnier et l'école Aïda, à Basse-Terre. J'étais folle amoureuse de danse classique, plus encore que nos danses traditionnelles. Le classique, c'était l'exotisme pour moi ! J'ai été repérée à 14 ans et j'ai pu choisir entre l'école de ballet de Biarritz et l'Institut international Janine Stanlowa, à Paris. Paris représentait l'art, la culture. J'étais fan d'histoire, moins de surf ! J'allais pouvoir vivre mon rêve, en espérant intégrer un jour l'Opéra de Paris ou le Conservatoire.

Vous performiez, mais tout n'a pas été simple...

J'arrivais première à chaque examen, on me disait que j'étais extraordinaire mais, au fil des auditions, on m'a fait comprendre que ma grande taille et mon métissage allaient me limiter. Sur pointes, je mettais une tête aux danseurs, qui préféraient porter des petites crevettes. On m'a conseillé de faire du jazz ou du contemporain. C'était assez déprimant car je ne pouvais pas m'exprimer pleinement. Et un jour, une agence de mannequins m'a contactée.

Vous avez donc tiré un trait sur votre rêve de danseuse étoile ?

J'ai dû faire mon deuil, oui, mais j'ai vite compris que des portes allaient s'ouvrir, surtout que je n'avais pas coupé avec la danse. J'ai découvert d'autres genres, d'autres compagnies. J'ai passé deux mois au Harlem danse théâtre, j'ai aussi vécu en Australie. Et à 18 ans, j'ai pu intégrer Le Paradis Latin, le cabaret moderne de Kamel Ouali, qui est un père spirituel pour moi. Je suis heureuse de ne pas m'être enfermée dans un style, ça aurait pu me briser le mental. Je n'ai pas fait exactement ce que je voulais à l'origine, mais j'ai suivi ma bonne étoile.

Comment êtes-vous arrivée au Crazy Horse ?

Un peu par hasard, plusieurs collègues passaient les auditions. On m'a dit que j'avais le physique

mais que j'étais un peu grande (1,75 m). Disons que ma cambrure, qui est la marque de fabrique du Crazy, a fait la diff' !

Le Crazy a pu avoir une image un peu sulfureuse...

C'est tellement loin de la réalité. Je le vois surtout comme un écrin, où les femmes sont représentées telles des œuvres d'art, des bijoux. C'est un cabaret résolument moderne, qui a toujours été en avance sur son temps, avec des femmes inspirantes. J'ai vite été émerveillée, subjuguée par le show et les danseuses.

Comment est né ce nom de scène, Nini Pompéi ?

Nini, on m'appelle comme ça depuis que je suis petite. Et j'ai toujours adoré l'archéologie et la culture italienne. Je vais d'ailleurs souvent à Naples. Ce nom collait aussi à mon tempérament. Quand ça explose, ça explose ! Mais je ne sais pas si j'ai hérité ça de mon papa guadeloupéen ou de ma maman bretonne.

Ines Joseph et Nini Pompéi sont-elles une seule et même femme ?

Il y a un peu de Nini chez Inès et un peu d'Inès chez Nini. Forcément, quand je monte sur scène, j'incarne mon personnage mais je conserve mes propres émotions. On ne perd pas notre personnalité, elle ressort forcément pendant le show. Ce personnage, c'est une part de moi, que je fais évoluer. Dans la vraie vie, on m'appelle aussi parfois Nini. Elle n'est jamais bien loin.

Vous aimez revenir en Guadeloupe.

W L'île vous manque-t-elle ?

Je n'y ai pas vécu mon adolescence, alors oui, il me manque quelque chose. En février, j'ai eu la chance de défiler avec le groupe Magistral de Basse-Terre, c'était magique. On l'avait déjà fait l'an dernier avec Indira (Amptot, miss France 2023). Les Guadeloupéens font des choses extraordinaires, on ne parle pas assez du positif face à tous les préjugés. J'espère pouvoir un jour transmettre quelque chose là-bas, autour de la danse bien sûr. ■

Pauline Montauban

FEMME

D'INTÉRIEURS

Pauline Montauban est la fondatrice de Maison Victoire, un hôtel inauguré il y a un an dans le centre-ville de Pointe-à-Pitre. Une maison réhabilitée, rénovée, ravivée avec goût pour promouvoir un mode de vie local, qui relève, selon elle, de l'art.

Elle tire un livre d'une étagère, la tranche un peu abîmée d'avoir été trop ouverte. « Cet ouvrage sur l'art de vivre aux Antilles appartenait à mes parents », explique Pauline Montauban, jeune trentenaire à l'origine du projet Maison Victoire, hôtel pointois dont l'élégance vient rappeler l'âge d'or d'une ville qui peine à se relever des années d'abandon.

Le raffinement et l'élégance, chez Pauline, ce n'est ni un goût ni une appétence. C'est une condition *sine qua non* de son bien-être, presque un handicap, assure-t-elle. « Lors d'un voyage en Amazonie, j'ai changé d'hôtel car je me sentais mal dans celui qui nous avait accueillis. » Aménager un espace relève de l'art, affirme-t-elle. Même étudiante, elle choisissait soigneusement ses logements, elle y cherchait une âme, une élégance. Quant à la compétence pour pratiquer ce qu'elle nomme « l'art d'habiter », elle dit la tirer de sa mère qui, très tôt, l'a initiée à l'art et à l'architecture. Malgré des études scientifiques et un métier d'ingénieur, elle a conservé, depuis son enfance, un penchant immodéré pour les bâtiments.

« LA BEAUTÉ ET LE BEAU »

« Sur 10 000 photos dans ma photothèque, il doit bien y en avoir 6 000 rien que de façades d'immeubles », note-t-elle très sérieusement. « En faisant Maison Victoire, j'avais envie, outre

de prouver qu'on pouvait être le changement qu'on promeut, de rappeler que la culture crée le raffinement en elle. Que l'art de vivre, ici, peut être inscrit dans ce que j'appelle une certaine idée de la beauté et du beau. » Pour meubler la Maison, Pauline écume les marchés, les brocantes et les espaces où s'échangent les objets de seconde main. Elle rêve de voir s'installer dans son île chérie une cohorte d'artisans d'art, où trouver les beaux objets qui viendront meubler les autres maisons qu'elle compte ouvrir dans d'autres communes. Quitte à être le mécène d'une telle filière. « On va ouvrir le fonds Victoire pour permettre à des profils artistiques d'émerger », note celle qui promet de mettre 5 % des retombées financières de son activité hôtelière dans ce projet.

Quand elle en parle, elle est presque gênée. Elle n'aime pas être sur le devant de la scène, briller, étaler son succès, son parcours. Elle aime savoir que ses idées plaisent, mais les incarner ne l'intéresse pas vraiment. La notoriété l'effraie même un peu. Elle a d'ailleurs mis longtemps à accepter l'interview et a préféré nous recevoir dans un lieu sûr, confortable et rassurant : son domicile saint-franciscain, discrètement installé à l'abri des regards et de la route, posé dans un joli jardin d'où proviennent les fleurs de ses bouquets. Parce que, les bouquets, c'est une affaire personnelle. Chaque semaine, elle change les fleurs fraîches qui viennent orner les pièces de l'hôtel de la rue Barbès mais aussi de sa maison, des fleurs locales, toujours. « Je les cueille dans mon jardin, celui de ma tante, ou je les achète aux fleuristes dans Pointe-à-Pitre. » Pauline arrange les fleurs, les dispose dans les vases, pour parfaire le décor de l'endroit. Une touche discrète, mais indispensable à l'ornement des intérieurs. De l'art, encore. ■

Amandine Ascensio





Jacklin Étienne

DE TOUS LES COMBATS

« LE GWOKA REPRÉSENTE CE QUE
JE SUIS : LE CÔTÉ SAUVAGE, REBELLE,
RÉSISTANCE, RÉVOLUTIONNAIRE... »



Rencontre en vidéo





Gladys M. Francis

LE SENS DE LA JUSTICE

De son parcours semé d'embûches, elle a développé une certaine résilience. Installée depuis vingt ans aux États-Unis et dévouée, Gladys M. Francis, doyenne de la prestigieuse université d'Howard, à Washington, aspire à offrir aux minorités plus de justice sociale.

Elle nous concède en toute fin d'interview être timide. Gladys M. Francis se raconte pourtant avec une aisance déconcertante. Son propos est captivant, sincère, rythmé d'anecdotes qu'elle partage avec émotion, lui demandant parfois de marquer un temps d'arrêt, de reprendre son souffle ou d'essuyer une larme. Ses souvenirs, douloureux pour certains — tels que la tentative d'homicide sur sa personne par le Ku Klux Klan —, l'ont forgée et la guident aujourd'hui dans son combat pour plus de justice sociale. « Je n'ai pas grandi dans le contexte de la différence. J'ai faim et soif d'équité », dit-elle. Depuis quelques mois, à Howard (1), où elle est doyenne, elle dirige le Bureau des affaires académiques et administratives des étudiants. Une reconnaissance ô combien symbolique pour la quadragénaire au sein de l'université surnommée « la Harvard noire ». « Pour la première fois, le groupe pense et va dans un sens qui est le mien. Howard veut créer un changement dans le monde qui peut vraiment servir la cause des communautés marginalisées. »

UNE DESTINÉE AMÉRICAINE

Polyglotte, ancrée dans la culture caribéenne et désireuse de faire de la pédagogie, elle accepte, au milieu des années 1990, l'invitation lancée par un groupe d'Américains en visite sur le campus de Martinique où, étudiante, elle prépare un master FLE (2). « Loin de moi l'idée que cette rencontre allait changer ma vie. Je partais pour un an à Purdue, faire de la recherche. Ça a été un choc d'arriver en Indiana, au milieu de nulle part. »

Trouver sa place. Pour la jeune Guadeloupéenne,

l'Amérique qu'elle découvre au début des années 2000 est loin de l'image qu'elle s'était faite. Elle raconte avoir été en souffrance face à la violence du racisme, de s'être sentie invisible dans une société où les Noirs ne comptent pas, d'avoir préféré garder le silence. « Je n'étais pas à ma place et on me le faisait comprendre. J'avais 20 ans, je n'étais pas prête à ça. »

Elle n'a alors qu'une ambition : changer les règles et les lois. Pour s'assurer qu'aucune personne ne subisse les traumatismes qu'elle a vécus. Pour s'assurer, aussi, qu'il y ait toujours une place pour les minorités. « Depuis ce jour, je suis sur une lancée qui n'a jamais cessé. La justice sociale a pris tout son sens dans ma vie. J'ai appris à me battre et à créer des vagues de changements. »

Depuis plus de vingt ans, Gladys a ainsi marqué de son empreinte les différentes universités d'Indiana et de Géorgie qu'elle a fréquentées. C'est là qu'elle dit avoir défini son style d'enseignement (3) mais surtout qu'elle a construit, structuré et bousculé les codes « d'un système pourri ». « J'ai compris la fragilité d'un individu noir aux États-Unis et cette fragilité est aussi la mienne. »

LA TERRE NATALE POUR SE RESSOURCER

De son enfance passée sur les hauteurs de Petit-Havre, au Gosier, aux rues pointoises où elle a suivi une large partie de sa scolarité, Gladys se définit comme étant « du cru ». « Ma famille est très cosmopolite. Je suis une enfant de la mer et de la terre. » Sa terre natale qu'elle rejoint autant de fois que possible pour s'évader lors de plongées dans les profondeurs de l'océan ou pour méditer, assise près du majestueux fromager dans les ruines de l'ancienne prison de Petit-Canal. « Ce sont des moments de paix pour moi, pour me retrouver. C'est là que je me questionne sur l'impact de ma carrière et de mes travaux au-delà de mon temps sur Terre. Qu'est-ce qui reste quand on part ? C'est ça, pour moi, la définition du succès. » ■

(1) Howard University, à Washington.

(2) Français langue étrangère.

(3) Professeure spécialisée en études africaines, francophones, culturelles et théoriques.

Sarra Gaspard

TÊTE CHERCHEUSE

Sarra Gaspard est une chimiste bien connue en Guadeloupe, notamment pour ses recherches sur la dépollution des sols et sur le charbon actif de sargasses. Un combat plus qu'un métier, construit tout au long de son parcours.

SCIENCES. « C'était une thèse en pharmacologie », raconte Sarra Gaspard, qui nous a reçus chez elle, au Gosier, pour nous raconter ses longues études. Au départ, elle voulait être médecin, avant de se tourner vers la biologie. Finalement, c'est la chimie qui a eu raison de son orientation, emportée par un prof du lycée de Baimbridge. Un prof « avec une bouille pas possible » passionné par sa matière et qui a su intéresser la classe et la jeune Sarra de l'époque. « Mes parents nous ont toujours poussés à faire des études », explique la désormais chercheuse universitaire, accomplie et connue pour travailler à la dépollution des sols en manipulant molécules et bactéries.

ITALIE. Après sa thèse, se présente l'opportunité de partir en post-doctorat, en Italie. « J'ai pris des cours du soir, pendant deux mois, pour apprendre l'italien, en même temps que je finissais la rédaction de mon manuscrit », relate Sarra, souriant au souvenir de ce moment intense de sa vie. Forte de sa vingtaine, elle arrive à Pavie, ville d'Italie du Nord, très estudiantine et cosmopolite. « Bizarrement, je me suis rendu compte que je n'étais plus capable de penser en français, mais uniquement en créole. » Un déclic pour motiver son envie de rentrer en Guadeloupe, après un détour par les coteaux suisses pour travailler sur les questions de dépollution.

« Là-bas, j'ai pris conscience que c'était ça que je voulais faire » : mettre la chimie au service de la société.

PESTICIDES. Elle postule trois fois à l'université des Antilles avant de décrocher un poste. Au début des années 2010, « les questions de dépollution sur les pesticides n'étaient pas vraiment dans l'air du temps surtout pour la molécule de chlordécone, dont on affirmait qu'elle ne pouvait pas se dégrader », rappelle-t-elle. C'était sans compter sur son opiniâtreté. « Je me suis rappelée, en cherchant dans la littérature, que l'une des molécules sur laquelle j'avais déjà travaillé, le lindane (autre pesticide organochloré), était aussi réputée non-dégradable », se souvient malicieusement Sarra Gaspard, adepte du « quand on cherche, on trouve ». Depuis son poste d'enseignante-chercheuse, elle a conduit de nombreux doctorants à mener leur thèse à bien, sur ces problématiques.

SARGASSES. Désormais, et depuis 2019, c'est sur les sargasses qu'elle cherche. Portée par ses recherches autour de la dépollution et du fait que les charbons actifs de végétaux permettent de fixer les molécules, elle décide de s'attaquer à l'algue qui pourrit sur les rivages de la Caraïbe. Reste la question des financements pour faire avancer la recherche. Elle regrette l'absence de prise en compte de certaines problématiques locales, la déconnexion régulière entre la technique et la politique, qui continue d'autoriser l'utilisation de pesticides quand elle s'acharne à trouver les solutions de dépollution. Mais « je ne me décourage jamais », dit-elle, persuadée qu'on finira bien par trouver des solutions durables. ■

Amandine Ascensio



Elles 

Nos collaboratrices
sont des Femmes
**TALENTUEUSES ET
PASSIONNÉES**



À l'occasion de la Journée internationale des Droits de la Femme, McDonald's valorise les femmes qui travaillent dans ses restaurants et ses bureaux.

Au-delà de leur simple uniforme, il s'agit de montrer qui sont ces femmes à travers ce qu'elles aiment, et dévoiler au grand public des femmes de talent, libres et passionnées, ayant parfois de nombreuses responsabilités professionnelles et personnelles.

Car pour McDonald's, la défense des Droits de la Femme repose aussi sur l'affirmation de leur liberté de travailler, d'avoir des passions et d'exprimer leurs talents.

Johana, Djalina et Krystal sont des femmes actives. Entre les études, la menuiserie, la vie de maman et le twirling bâton, les collaboratrices de McDonald's Guadeloupe sont des femmes inspirantes.

Au-delà de leur uniforme, elles se dévoilent et témoignent de leurs activités et de leurs passions à travers la campagne Elles M lancée le 8 mars 2024.

Aux Antilles-Guyane,
l'entreprise compte
aujourd'hui :

+de **1750**
collaborateurs
dans ses 22 restaurants

dont **60%**
de femmes

“ Je suis Krystal, j'ai 19 ans et je suis équêpière polyvalente au McDonald's de La Jaille 2. En parallèle je poursuis mes études de Licence 1 STAPS à Fouillole dans le but de devenir kinésithérapeute. Ma passion est le twirling bâton que je pratique en compétition depuis 6 ans maintenant. Je suis très fière d'être depuis peu Championne départementale senior N3. ”



“ Djalina, 18 ans, je suis équêpière polyvalente au McDonald's de La Jaille 1 en CDI. Depuis mon plus jeune âge, je fais de la menuiserie avec mon père. C'est une activité que je pratique sur mon temps libre et qui me permet d'être créative. J'ai même obtenu un BAC Pro option TMA (Technicien Menuisier Avancé). ”

“ Je m'appelle Johana, j'ai 28 ans et je suis assistante administrative chez McDonald's. Je suis l'heureuse maman d'un garçon de 4 ans et je poursuis en parallèle un BTS assistante de gestion PME. Patience et organisation sont les qualités qui me permettent de gérer toutes les casquettes que j'ai au quotidien. ”



Mélissa Meacci

SANS MODÉRATION

Barmaid mixologue en pleine ascension, Mélissa Meacci a désormais sa place sur la scène cocktail guadeloupéenne. Créative et généreuse, elle aspire aujourd'hui à décrocher un univers encore trop confidentiel.

Jolie brunette, Mélissa Meacci a le regard qui pétille. À 33 ans, cette jeune Aixoise est heureuse de partager son parcours et cette passion qui l'anime : la mixologie. Cette expertise dans l'art du cocktail, elle la doit à des années de travail et à des milliers d'heures passées derrière un comptoir. Dans l'Hexagone, où elle a grandi. En Guadeloupe, aussi, où elle vit depuis 2019. Aujourd'hui à son compte via sa société MCI Bartender, ambassadrice du rhum Longueteau (Gentleman Spirit), Mélissa savoure le luxe de choisir ses clients en proposant un service sur mesure lors de prestations privées. « Avant de réaliser ma carte de cocktails, j'échange longuement avec mes clients, confie-t-elle. Je m'inspire de leur histoire, de leur goût, de leur musique... » Grâce à l'utilisation de produits rares, de qualité et toujours de saison, Mélissa vise l'explosion de saveurs, le voyage en bouche et la créativité gustative. « Je veux raconter une histoire et inciter à boire différemment. J'essaie aussi de faire sortir du bar toutes ces purées de fruits industrielles, d'expliquer l'importance de la saisonnalité dans l'utilisation de produits frais. » Son cocktail fétiche ? Le Proust, qui doit son nom « à son petit goût de madeleine ». « En le buvant, je suis comme téléportée dans le Sud-Est de la France. Je retrouve les crêpes à la fleur d'oranger

de ma mère et les amandes de mon grand-père. » Un talent rare récompensé dans le milieu, « plutôt masculin », de la scène cocktail locale. Elle finit 3e (en 2022), puis 2e (en 2023) au Guadeloupe Shake, le concours du meilleur barman.

UN UNIVERS « CONÇU POUR LES HOMMES »

Rien ne prédestinait pourtant Mélissa, de nature réservée, à faire sensation derrière un bar. Sa passion première était la pâtisserie. « J'ai très tôt mis la main à la pâte dans la boulangerie de ma mère, précise-t-elle. Après mon CAP, je me suis naturellement lancée dans ce métier, avant de me tourner vers la restauration, jusqu'à devenir maître d'hôtel à Courchevel. En parallèle, je me suis perfectionnée au bar, puis à la mixologie. » De la pâtisserie, elle gardera ce goût de la perfection, ce don pour marier les arômes « au gramme près ». De ces années de restauration, elle apprendra à « forger » son caractère pour se faire une place dans cet univers « conçu pour les hommes ».

Entourée de femmes fortes, Mélissa a reçu une éducation de « combattante ». « C'est bien d'avoir du caractère, mais c'est dommage qu'il soit devenu essentiel pour réussir dans ce milieu. Tout est fait pour décourager les femmes à qui, finalement, on ne veut pas donner trop de pouvoir. »

Heureusement, la féminisation du secteur est en bonne voie. De quoi donner des ailes à Mélissa qui aimerait, très vite, transmettre son savoir. « J'ai déjà la chance, avec l'appui de Gentleman Spirit, de pouvoir accompagner certains professionnels dans le développement de leur bar. Que ce soit en créant une carte de cocktails qui leur ressemble, en les accompagnant pour se développer mais aussi en formant et en sensibilisant leurs équipes. » ■

Sarah Balay



L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.

Priscilla Delannay

SON HOLLYWOOD CARIBÉEN

Elle en a foulé des tapis rouges. Aux quatre coins du globe mais surtout ici, en Guadeloupe. Priscilla Delannay, directrice artistique du festival Nouveaux Regards et présidente de l'école Kourtrajmé Karaïbes, a choisi de porter sur ses épaules le cinéma caribéen.

À Trois-Rivières, certaines traditions étaient sacrées. Chez les Delannay, le rituel démarre le samedi, au vidéoclub. C'est là qu'on se retrouve pour sélectionner les DVD et cassettes qui seront regardés religieusement le soir en famille, chaque semaine, pendant des années. « Nous avons dû visionner tous les films disponibles ! » Fille de cinéphiles, la jeune Priscilla nourrit une soif intarissable du 7e art. À la maison, le magnétoscope tourne à plein régime. Il dévoile, à la petite fille émerveillée, des kilomètres de récits imagés, en couleur ou en noir et blanc. Ses yeux à elle ne sont jamais fatigués, surtout pour les films d'auteurs et les thrillers psychologiques qui la fascinent. « J'avais ce besoin, presque physique, de consommer des films, de continuer à sans cesse être bouleversée par les scénarios. D'étudier la nature humaine à travers les écrans. »

« VALORISER NOTRE CINÉMA »

Loin des dessins animés, l'enfant vénère Hitchcock et ses *Oiseaux* qu'elle regarde jusqu'à user la pellicule. « Mes parents m'ont mise face à des films qui ont forgé ma vision du cinéma. J'ai développé une appétence pour les productions qui font réfléchir, une envie d'en parler, de faire connaître ces œuvres au monde. »

Puis c'est le grand bouleversement. Un soir, devant *Rue Cases-Nègres*, de la Martiniquaise Euzhan Palcy, l'adolescente découvre le cinéma caribéen. « Ce jour-là, je n'ai pas seulement pris conscience de notre cinéma. J'ai été saisie par

sa beauté. Sa résonance. Ce sont nos histoires. J'étais tellement fière de découvrir qu'il avait été réalisé par une femme ! » Une vocation est née. Priscilla intègre quelques années plus tard l'équipe du FEMI, événement phare du cinéma en Guadeloupe. Pendant sept ans, elle travaille à valoriser les productions caribéennes avec cette conviction inébranlable : « Notre culture a sa place. Elle prend sa place. Nos histoires caribéennes sont universelles. »

Au détour des quelque mille cinq cents films qu'elle estime avoir visionnés dans sa vie, Priscilla cite l'œuvre de Xavier Dolan avec une émotion encore palpable. Elle en est convaincue, *Mommy* a chamboulé l'industrie du cinéma. Ces « nouveaux regards », créations audacieuses et imprévisibles, ont le mérite de briller ici aussi dans les Caraïbes. Sous son égide, un nouveau festival s'invite alors dans les salles obscures de Guadeloupe. « Nouveaux Regards », aujourd'hui classé parmi les dix meilleurs de la Caraïbe, est un événement qui séduit immédiatement les publics. Un rythme effréné s'installe. Entre l'organisation des différentes éditions, Priscilla court les tapis rouges de l'Europe à l'Amérique. Pour parler de nous. Attirer des pontes de l'industrie. Braquer les projecteurs sur l'archipel où sommeillent des talents. Mais la route est longue et les besoins sont nombreux. « Le cinéma guadeloupéen doit continuer à s'organiser. Avec des formations, des équipements... C'est toute une industrie qui se structure. »

Loin d'être abattue, la quadragénaire renforce son engagement en prenant la tête de l'école Kourtrajmé Karaïbes, une formation professionnelle gratuite aux métiers du cinéma. Son optimisme contagieux ne laisse pas de place au doute dans sa capacité à faire naître son « Hollywood » caribéen. Qui sait ? À ce rythme-là, son rêve d'une salle entièrement dédiée au cinéma guadeloupéen deviendra sûrement réalité. ■

Joséphine Notte





ENE

Élodie Nestor

PARLER DES MAUX

Aux Antilles, plus de trois femmes sur dix souffrent d'endométriose. Témoignage poignant d'Élodie Nestor, fondatrice de l'association Likid Chokola qui accompagne les femmes ultramarines sur le chemin de la guérison.

C'est Berthie, aka « Man Titi », qui révèle chez Élodie Nestor sa vocation d'infirmière. Elle en parle, les yeux au loin : les heures passées à écouter ses histoires dans sa maison à Sainte-Rose,

cette envie d'être à ses côtés pour rendre son quotidien plus doux. Patience et bienveillance. Et surtout l'amour, si beau, d'une petite-fille pour sa grand-mère. Lorsqu'elle décrit Man Titi, on a étrangement l'impression qu'elle dresse plutôt son autoportrait. « Un petit bout de femme énergique et engagée qui aimait voyager et s'impliquer pour les autres. Une véritable puissance féminine. »

Ce voyage dans le passé l'amène à évoquer le début des souffrances, dès ses premiers cycles, arrivés trop tôt sur les bancs de l'école primaire. « À l'époque, il n'y avait pas de mots pour mes maux. Ma maladie est restée longtemps sans nom. » Une triste réalité qui concerne pourtant grand nombre de femmes antillaises. « La maladie est présente au-delà des chiffres officiels. Beaucoup de femmes continuent de vivre dans le déni. » Comme Élodie d'ailleurs, pendant quinze ans.

Quinze années à se tordre de douleur plusieurs jours par mois. À ne plus pouvoir marcher. Avec des envies de s'ouvrir le ventre pour arracher le mal. À se battre contre mille idées noires. « J'avais l'impression de mourir à chaque cycle. Mon entourage m'accompagnait du mieux qu'il pouvait. Ma mère me concoctait des riméd razié, ma sœur s'asseyait sur mon ventre pour écraser la douleur. » Au fil des années,

les symptômes dégénèrent. Élodie termine régulièrement aux urgences. Au travail, on la menace : « Si vous continuez à poser des arrêts, nous allons embaucher essentiellement des hommes. » Puis un jour, c'est l'hémorragie. « C'est à ce moment-là que l'on m'a fait une IRM. Ma forme d'endométriose était si sévère que j'ai dû être opérée rapidement. Cette maladie, c'est comme un cancer, elle se propage partout. » Un témoignage glaçant, vécu par des milliers de femmes chaque année.

RÉSILIENCE ET SORORITÉ

Alors âgée de 24 ans, elle ne se laisse pas abattre et se dirige vers l'éducation thérapeutique. Elle rencontre et questionne, utilisant ses connaissances médicales pour se créer elle-même un parcours de soins. Après avoir réussi à guérir, son naturel revient au galop. Il est temps d'aider les autres. « J'avais cette envie de mettre en place des actions pour améliorer la vie des femmes. Je me suis longtemps interrogée : comment est-ce que je peux les accompagner à vivre avec leur maladie ? Comment sensibiliser le plus grand nombre et favoriser des prises en charge dès le plus jeune âge ? » Pour l'infirmière, l'éducation thérapeutique est la clé. « Quand tu comprends ce que tu vis, tu le vis mieux et c'est aussi plus simple d'en parler aux autres. » Élodie développe alors un programme unique dans les Outre-mer, dédié spécialement aux femmes atteintes d'endométriose. Grâce à son association « Likid Chokola » (inspiré du jargon médical employé pour désigner la maladie), ce programme gratuit est porté par une équipe de professionnels de la santé, spécialisés sur le sujet. Chaque facette de la maladie est abordée en ateliers collectifs : qu'est-ce que la maladie ? Quels sont les droits sociaux auxquels prétendre ? Comment adapter son alimentation ? « Les thématiques sont multiples et chaque femme décide du parcours qu'elle souhaite mettre en place avec nous. » Aujourd'hui, elles sont plus d'une centaine à avoir été accompagnées par Élodie et son équipe bénévole. Un bel exemple de puissance féminine : entre résilience et sororité. ■

Joséphine Notte

Katarina Jacobson

PATRIOTE

Première Guadeloupéenne docteure en archéologie précolombienne, également primée aux “Talents de l’Outre-mer”, Katarina Jacobson est fière « d’être là où on ne l’attendait pas ». Passionnée, tenace et déterminée, elle contribue aujourd’hui à la création du récit et de l’identité de son pays.

LA PASSION DES ORIGINES

Féru de culture, Katarina Jacobson se découvre très jeune un intérêt pour l’archéologie qui lui permet une « meilleure compréhension de son identité caribéenne ». À l’Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, elle entame un cursus en archéologie précolombienne. « Ce n’est que onze ans plus tard, alors maman de trois enfants (Mattéo, Zya et Messy), que j’ai décidé de passer ma thèse (1). »

Aujourd’hui docteure, elle est également vice-présidente du bureau des directeurs de l’association des Musées de la Caraïbe (MAC) et participe, en tant qu’experte, à de nombreuses conférences, notamment à l’étranger. Ambitieuse, elle songe aussi à écrire un ouvrage, « histoire de renforcer mon ego ». Alors que le monde entier lui tend les bras, elle a fait le choix de rester en Guadeloupe. « C’est du patriotisme pur. Cette compétence, je veux la ramener au pays. »

ENTRE VIE DE MAMAN ET PROJET DOCTORAL

En 2013, en quête d’une nouvelle « stimulation intellectuelle », Katarina quitte la Guadeloupe pour les Pays-Bas. Direction la faculté d’archéologie de Leiden pour un projet doctoral d’envergure : NEXUS 1492. Objectif : comprendre l’impact de l’arrivée des Européens sur les sociétés amérindiennes. « J’étais la seule Française et la seule maman d’un groupe d’une trentaine d’étudiants. » Un défi qu’elle a surmonté en neuf ans de travail acharné entre les Pays-Bas, l’Allemagne, la République Dominicaine et la Guadeloupe. « C’était très difficile d’être séparée de mes enfants. Je me demande encore comment nous avons pu surmonter ça ! Je dois ma réussite au soutien inconditionnel de mes enfants, de

mes parents et de mes proches. Sans eux, rien n’aurait été possible. »

EXPÉRIENCES MUSÉALES : CHANGER POUR AVANCER

Depuis le 1er juillet, la native du Gosier occupe le poste de directrice du musée municipal Saint-John-Perse, à Pointe-à-Pitre, un lieu où l’on apprend, temple de la « transmission ». Des notions essentielles à ses yeux. Une expérience muséale qu’elle ne fait qu’enrichir, puisqu’entre 2007 et 2023, elle exerce différents postes au musée départemental Edgar-Clerc au Moule (2). « J’avais envie d’évoluer mais les perspectives étaient limitées. À la fin de mon doctorat, j’ai donc accepté l’idée de changer. » Au musée Saint-John-Perse, elle entend « faire avancer le domaine muséal en Guadeloupe et dans la Caraïbe », en boostant notamment l’image du site et son nombre de visiteurs grâce, entre autres, au succès des expositions temporaires, Maré Tèt, Noël et carnaval.

CONSÉCRATION (ENFIN) MÉRITÉE

4 avril 2023, Katarina passe sa soutenance de thèse à Leiden face à un jury en robe. La seule fois de sa vie où elle a pu débattre de sa thèse « face à des gens qui l’ont lue en entier ». Mais surtout où elle a pu lire autant de fierté dans les yeux de ses enfants. Quelques mois plus tard, elle est lauréate des Talents d’Outre-mer, dans la catégorie art et culture. « C’est là que tu réalises tout le chemin parcouru et que tu savoures cette reconnaissance, après des années de sacrifice. » ■

(1) Sa thèse s’intitule « Jeu d’argile : céramique, identité culturelle, créolisation ».

(2) Musée départemental entièrement dédié à l’archéologie précolombienne.

Sarah Balay





DU RSMA À LA FERME DE DARAS

Après 11 ans au RSMA de la Guadeloupe, le caporal-chef Mayka Choucoutou quitte le régiment pour lancer sa propre entreprise, soutenue par la Fondation du SMA : la ferme avicole de Daras. Quatre hectares dédiés à l'élevage de poules de chairs et de poules pondeuses afin de répondre aux besoins locaux. Retour sur son parcours.

À 35 ans, le caporal-chef Mayka Choucoutou a toujours suivi sa passion pour l'agriculture. Bercée par l'activité familiale, la ferme de Daras fondée en 1988, et diplômée d'un baccalauréat sciences et technologiques de l'agronomie et du vivant et d'un brevet de technicien supérieur, elle se prédestinait initialement à la culture de la canne à sucre, de la banane et de l'ananas. Pourtant, en 2013, elle intègre le RSMA en tant que volontaire stagiaire, volontaire technicien puis, en 2016, engagée volontaire du SMA au sein de la ferme pédagogique du régiment. Et là... « Moi qui ai toujours baigné dans la culture, j'ai découvert une vocation pour l'élevage, notamment des poules ! »

Arrivée à la fin de son parcours au RSMA, le caporal-chef Choucoutou a alors un projet ambitieux : reprendre l'exploitation familiale en y ajoutant sa touche personnelle avec l'élevage de poules de chairs et de poules pondeuses. « Maintenir les traditions agricoles, oui, mais aussi innover pour répondre aux défis contemporains de l'autonomie alimentaire guadeloupéenne », annonce-t-elle fièrement. Son objectif est clair : répondre aux besoins locaux en termes de qualité, de quantité et de

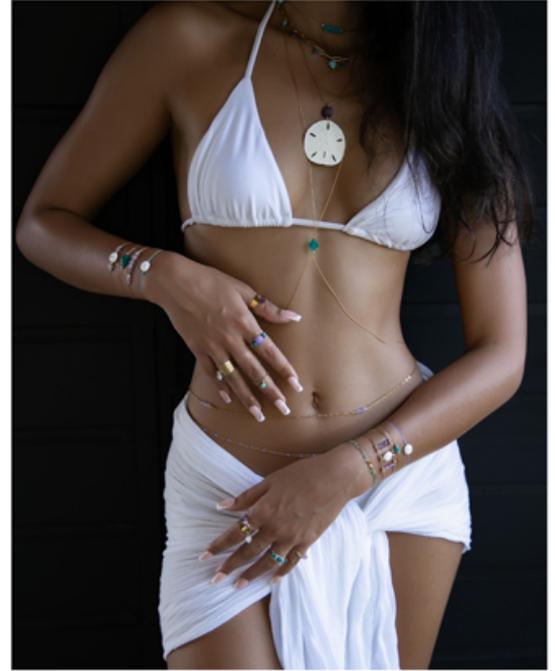
coût par la production et la vente directe de poulets et d'œufs ainsi que par la commercialisation de barquettes. « Et en plus, je pourrai recruter des volontaires du régiment », s'enthousiasme-t-elle.

Mayka n'est pas seule pour mener à bien son projet. Elle a eu l'opportunité de signer une convention avec la Fondation du SMA, lui accordant un soutien financier et des compétences pour concrétiser son projet professionnel. « Je reçois des conseils pour élaborer un business plan par la BRED, et de nombreuses entreprises partenaires de la Fondation me donnent des orientations. L'appui de ma famille et de ma compagnie constituent aussi un pilier essentiel. » La création officielle de l'entreprise est fixée pour août 2024, tandis que le début de l'activité est prévu pour l'année 2025.

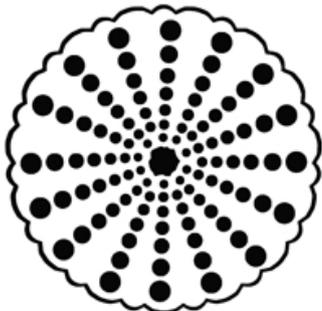
À travers son engagement exemplaire, Mayka Choucoutou inspire la détermination et témoigne de l'amour pour sa terre natale. Elle demeurera une figure emblématique du régiment, prête à relever tous les défis qui se dressent sur son chemin.

By Cathy B

Creation de bijoux



Marina bas du fort, Point-à-Pitre 97110
WWW.bycathyb.net
0590235117



By Cathy B



Natacha Nestor

FLIC ENGAGÉE

VOLONTAIRE

Natacha Nestor est une militante. Militante de la cause des femmes, de leur santé, de leur bien-être. C'est même devenu son métier, au sein de la police où elle travaille depuis toujours. C'est aussi au cœur de toutes les associations auxquelles elle participe.

Quand elle a décroché le concours de police, elle venait à peine de passer son bac, à pas tout à fait 17 ans. « Je l'ai préparé pour aider mon copain de l'époque, mais j'ai toujours voulu être flic », raconte la Sainte-Rosienne. Elle passe d'abord par l'École de police de Marseille, fait du droit et intègre le commissariat du 16^e arrondissement de Paris où elle exercera pendant plusieurs années. Puis elle finit par entrer aux Renseignements en Guadeloupe, son île d'origine. « Ils cherchaient une femme, guadeloupéenne, qui comprenait et parlait créole. » Elle. Pourtant, Natacha reste persuadée qu'elle a pu décrocher le job grâce à un piston « long comme le bras » : des relations amicales avec la famille de Marcel Leclerc, un des plus émérites commissaires du 36 quai des Orfèvres. « Ce poste aux Renseignements était un parfait promontoire d'observation de cette société post-coloniale qu'est la Guadeloupe », relate-t-elle, en se souvenant des conflits sociaux, des échanges avec l'administration et des réflexions qu'elle en tire. Notamment sur la situation des femmes durant les grèves, qui font tenir les piquets en apportant le ravitaillement, qui gèrent les caisses, les tee-shirts et les relations sociales. Elle constate aussi la condition des femmes en Guadeloupe. Autonomes plus jeunes, responsabilisées plus tôt, « par rapport aux

hommes qui restent chez leurs parents tant qu'ils ne sont pas en couple », explique-t-elle, chiffres à l'appui, en fustigeant le concept de la femme potomitan, pilier central d'un foyer, qui porte toutes les responsabilités pendant que l'homme papillonne à droite à gauche. « Une arnaque qui conduit même certaines à élever les enfants qu'il a eus avec une autre », acquiesce-t-elle énergiquement.

MISSION MARATHON

Des femmes, au commissariat de Pointe-à-Pitre, elle en voit beaucoup. Des collègues, celles avec qui elle a monté une association « Femme et police », pour lutter contre les inégalités internes au corps de métiers. Ou celles décédées, dont l'histoire a été marquée par les coups de leur conjoint, parfois jusqu'au drame ultime. « Leurs histoires m'accompagnent chaque jour », confie-t-elle. Depuis plus d'un an maintenant, elle a aménagé dans les locaux une salle d'attente pour les femmes et leurs enfants victimes de violences au sein de leur foyer. Quand elle a quitté les Renseignements, elle s'est saisie des dossiers prévention, à la brigade des mineurs, avec l'impulsion de sa direction. Pour protéger, prendre le problème à la source. Depuis, elle a progressé, grimpé les échelons, pris de l'envergure et est devenue une des figures de la lutte contre les violences intrafamiliales. « C'est une mission », reconnaît Natacha Nestor. Longue et difficile, qui nécessite de l'endurance. Comme ces marathons, qu'elle court un peu partout dans le monde. Adeptes de la course à pied, elle est aussi traileuse dans l'association lamentinoise Cereal qu'elle vice-préside. Elle court pour des causes, seule ou en famille. Avec ses cousines et d'autres femmes de son clan, elle a monté une autre association, Likid Chokola, qui veut aider les femmes atteintes d'endométriose. Les femmes, coûte que coûte. ■

Amandine Ascensio





Clytie Dalmazie Chaibriant

CHAPEAU L'ARTISTE

« QUAND UNE FEMME PORTE UN
DE MES CHAPEAUX ET SE SENT BELLE,
FORTE ET PUISSANTE, J'AI GAGNÉ. »



Rencontre en vidéo

Carole Cotellon

DANS L'OMBRE DES CANOTS

Pas la peine de chercher bien loin pour rencontrer Carole Cotellon. Il suffit d'aller à la base nautique de Sainte-Anne, là où elle a eu ses premières amours et où, à présent, elle vit ses plus grandes passions.

Il est 8 h. Le soleil déjà haut dans le ciel, embrase le sable de la plage. Il est tôt mais l'effervescence est là. Les voiles se hissent, les états se bordent. Les marins aux lycras colorés se saluent en riant. On s'entraide, on se taquine. En retrait, quelques passants, supporteurs et touristes admirent émerveillés ce joyeux chahut. Vous l'aurez compris, vous êtes au départ d'une course de voile traditionnelle. Au beau milieu de l'agitation, Carole Cotellon se tient prête. Elle observe avec sa force tranquille. Un rocher qui tient bon face au courant d'une rivière en crue. Son visage est toujours souriant, ses manières sereines. Cette impassibilité cache pourtant mille émotions qui papillonnent au creux de son ventre. Elle s'inquiète : « Est-ce que tout va bien se passer ? Est-ce qu'on va prendre le départ à l'heure ? » Elle explique en riant : « Ces dernières années, j'ai appris à gérer un peu plus chaque jour ma nature impulsive. Souvent, les équipiers cherchent un peu de quiétude avant les départs de courses. C'est mon devoir qu'ils prennent la mer en confiance. »

À terre, la vice-présidente de l'ANASA et son groupe de bénévoles sont chargés de la logistique. Cette équipe, sans qui rien ne serait possible, est majoritairement composée de femmes passionnées : « Nous sommes un peu les mamans et taties de la flotte. » Dans l'ombre des canots et sous les chapiteaux de ravitaillement elles s'activent comme des petites fourmis.

« Avant de m'engager dans la voile traditionnelle, je ne percevais pas autant les satisfactions qui pouvaient naître du bénévolat. Aujourd'hui, je n'arrêterais pour rien au monde ! »

LE CŒUR MARIN

Ses yeux sont perpétuellement braqués sur l'horizon, ils surveillent la progression des voiles colorées. La VHF crépète et commente la course depuis la mer, Carole raconte : « La voile traditionnelle, c'est un monde à part. On véhicule l'essence de la Guadeloupe. Nos valeurs fortes : l'entraide, le respect, le partage, la persévérance, la convivialité... Je suis honorée et fière d'avoir été adoptée par cette grande famille de passionnés. Je ressens cet amour maternel pour chaque membre de la flotte. À chaque événement dans la course, j'ai le cœur qui bat à mille à l'heure. »

De jour comme de nuit, la professeure des écoles à Sainte-Anne ne s'arrête jamais. Elle concocte sans cesse de nouveaux projets pour les générations futures. Membre actif depuis les premiers frémissements de la base nautique, elle a participé à faire naître l'ANASA, ce projet visionnaire qui cherche à reconnecter les Guadeloupéens à la mer. Si Carole a aujourd'hui le cœur marin, c'est grâce à son père qui l'a poussée à dompter l'océan. « J'avais un rapport ambigu à la mer, une peur des algues et du grand bleu. La mer, c'est vertigineux ! Mais une fois que l'on apprivoise cet univers, on ne peut plus s'en passer. Avec l'ANASA, on veut inspirer des vocations marines au plus grand nombre. »

Son nouveau cheval de bataille ? S'engager dans la transmission. Ancrer nos savoir-faire de marins. Valoriser ce patrimoine si unique. Et que l'on fasse voguer, sur nos belles eaux, ces canots saints. Portés par les alizés pour toujours. ■

Joséphine Notte



Béatrice Fabignon
Ô SAVEUR



Fervente défenseuse d'une cuisine des Outre-mer de qualité, Béatrice Fabignon s'est imposée, au gré de prestations sur-mesure, dans le monde très masculin de la gastronomie haut de gamme. Rencontre, à Paris, avec une cheffe à domicile jamais complètement rassasiée.

Vous dites avoir grandi ici, en Île-de-France, comme aux Antilles. Racontez-nous ce qui fait de vous une Guadeloupéenne...

J'ai effectivement grandi en Seine-et-Marne, d'une mère moulienne et d'un père mornalien. Nous sommes une très grande famille et nous avons toujours tissé des liens avec celle basée en France et avec l'autre en Guadeloupe puisque nous y allions tous les deux ans. Je dis avoir grandi comme aux Antilles, car nous passions tous nos dimanches en famille, autour de tablées de trente personnes, où l'on prend le temps de préparer à manger, où les conversations durent, où les parties de dominos s'enchaînent. Je suis Guadeloupéenne, je ne me pose pas la question, j'ai les codes et la culture. En revanche, je n'ai pas l'accent !

C'est cette tradition antillaise qui vous a donné le déclic pour la cuisine ?

J'aime effectivement cuisiner depuis que je suis petite, goûter, sentir... Je regardais beaucoup ma mère. On a vraiment un savoir-faire, nous les Antillais, pour la cuisine pure, sans suivre un livre de recettes. Tout se fait à l'œil. C'est ça, ma cuisine : valoriser et promouvoir toutes ces gastronomies ultramarines qui ont des influences communes. J'ai, bien sûr, une base et pour le reste je le dis sans gêne : j'ai cherché des informations, appris les traditions et les méthodes de cuisson.

Vous avez pourtant commencé votre carrière professionnelle dans un tout autre domaine...

J'étais partie pour faire de la vente dans le prêt-à-porter, après avoir suivi des études dans la filière commerciale. Vers 25 ans, j'ai tout arrêté, je sentais que je n'irais pas plus loin. Mon frère avait monté son entreprise dans le domaine de la musique et ce côté entrepreneuriat me tentait bien. Tout le monde me disait "ouvre un resto"... Après deux ans de réflexion, j'ai trouvé ce qui me motivait : travailler comme je l'entendais tout en promouvant la cuisine créée.

On est alors en 2009 et le métier de chef à domicile ne connaît pas le succès

d'aujourd'hui. Vous êtes en quelque sorte une pionnière ?

Il est vrai que j'ai créé le statut de chef à domicile avec la Chambre des métiers et la CCI. Avant cela, j'avais suivi tout un processus d'accompagnement pour évaluer la viabilité économique de mon projet. Il fallait que je structure ce que j'avais pour habitude de faire pour mon entourage afin de me dégager un salaire. J'avais une telle rage que, quoi qu'il arrive, il n'était pas question que j'échoue.

« IL N'ÉTAIT PAS
QUESTION QUE
J'ÉCHOUE »

Vous êtes aussi à l'initiative du Trophy table art, le premier concours des arts de la table des Outre-mer et de la Caraïbe. Qu'est-ce qui vous a motivée ?

Passé le constat que, dans les territoires, il n'y a pas de concours qui mette en avant les arts de la table et la gastronomie, j'ai eu envie de valoriser les jeunes en formation et les professionnels et de faire un concours avec les codes et les critères du Meilleur Apprenti de France. J'ai embarqué dans cette aventure Stéphane Guenaud, argentier au Palais de l'Élysée, et Emmanuel Fourmis, ambassadeur de la Fondation Bocuse. La première édition s'est déroulée en Martinique, en 2018. Puis ont suivi ceux de Guyane, Guadeloupe, La Réunion et Tahiti. Sur chaque territoire, chaque jeune a été récompensé et la promesse est de faire une grande finale inter-îles à Paris.

Quel regard portez-vous sur votre reconversion ?

Je suis à ma place. J'ai construit ma clientèle, maintenant est venu le temps de penser au restaurant. La cuisine haut de gamme demande une telle implication... C'est un choix de vie que j'ai fait. Comme tout ce que j'entrepris, je vais aller au bout de mes idées. ■

Anne-Laure Labenne



Guadeloupe - Caribbean

Love Guadeloupe

Village artisanal de la pointes
des châteaux, 97118 St François
Tél: 0590 88 42 09

Love Guadeloupe

Marina bas du fort
97110 Pointe a pitre
Tél: 0590 23 51 17



Love Les Saintes
33, rue Jean Calot
97137 Terre de haut Les Saintes
Tél: 0690 67 63 21



Les Saintes - Caribbean

GÉ MO

**CHAUSSURES
& VÊTEMENTS**

**MOBILISÉ AUX CÔTÉS D'ASSOCIATIONS
ENGAGÉES AUPRÈS DES FEMMES ATTEINTES
DE CANCER SUR NOS TERRITOIRES**



GUADELOUPE : LA JAILLE / DOTHÉMARE
MARTINIQUE : ACAJOU LAMENTIN
GUYANE : ZONE COLLERY CAYENNE



Orange accompagne chaque année 100 créatrices d'entreprises dans toutes les régions de France hexagonale et d'outre-mer. Près de 150 emplois ont été créés en 2022* par les entrepreneuses soutenues et depuis 2018, ce sont plus de 500 femmes qui ont bénéficié de cet accompagnement.

#FemmesEntrepreneuses #WomeninTech

*Source : mesure d'impact 2022

